N° 19. 1er JUILLET 1910

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

78, RUE D'ASSAS, 78

PARIS

Dépositaire général : E. DRUET, 108, Faubourg Saint Honoré.

Le numéro : 1 franc net.

Étranger : fr. 1.25

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,
JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Réception le Lundi de 10 à midi.

Adresser correspondance et manuscrits au siège de la Revue

78, RUE D'ASSAS, 78

Pour les réassortiments et demandes de dépôt s'adresser chez E. DRUET, 108, rue du Faubourg Saint-Honoré.

Abonnement d'un an : France 10 frs., Etranger 12 fr. 50

Abonnement sur papier de luxe 20 francs.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

PARIS
78, RUE D'ASSAS, 78
1910



L'ŒUVRE DE JULES RENARD

Jules Renard tenait en mépris les grands mots et l'éloquence facile. Le deuil dont sa mort récente est suivie, ce deuil profond mais discret, est bien tel que lui-même aurait pu l'approuver. Pour une fois, nous n'entendons point les éloges déclamatoires prodigués au disparu par ceux qui le comprenaient le moins, par ceux que son exemple condamne ; mais on ferait une belle gerbe funéraire, rien qu'avec les regrets échangés à mi-voix, lors de la triste nouvelle, par des jeunes gens, par des inconnus, par tous ces lecteurs délicats qui aiment les lettres sans en vivre, et ne règlent leurs admirations que sur la qualité de leurs plaisirs.

Nous écouterons longtemps les amis de Jules Renard rappeler la simplicité de sa vie, la saine franchise de ses conseils. D'ailleurs, pour qui ne l'a pas approché, la suite même de ses œuvres témoigne assez d'une conscience rare qui se maintint, après comme avant le succès, vigilante, sévère et désintéressée. Il s'en faut bien que les vertus privées suffisent à garder un talent des concessions

et du mensonge ; d'autant plus vive est notre estime, quand la droiture d'un honnête homme transparaît dans la probité de son art. De tels justes sont vraiment le sel d'une littérature. Ils n'enseignent pas leur sagesse aux ambitions trop pressées ; mais c'est par eux que plus d'une volonté inquiète est affermie dans ses scrupules et sauvée du découragement.

L'esprit critique n'est une faiblesse que chez les faibles ; moins clairvoyant, Jules Renard se fût montré moins patient. De bonne heure, il a reconnu ses goûts, ses dons et leurs limites. Sachant dès lors ce qu'il pouvait, il a peu à peu, sans erreurs ni défaillances, réalisé ce qu'il voulait. Bien entendu, je ne compte pas pour erreur les vers de sa vingtième année : c'est le début naturel de presque tout bon prosateur; et peut-être faut-il avoir passé par là pour n'écrire jamais en prose de journal. Dans la déclaration sur laquelle s'ouvrit, en 1890, le premier numéro du *Mercure de France*, les fondateurs de la revue s'élevaient contre " le bon garçonnisme, " contre " la langue bonne fille, lâchée, musarde " des écrivains à succès ; si ces mots ne sont pas de Jules Renard, du moins les a-t-il signés des deux mains. En collaborant au *Mercure*, il se rangeait à côté des poètes, et parmi les raffinés ; il ne faisait pas pour cela profession de symbolisme. Toujours il se méfiera des écoles.

Crime de Village et *Sourires Pincés* montrent déjà qu'attentif aux réalités familières, il refuse pourtant d'enchaîner sa fantaisie aux formules du naturalisme.[1] Si nous tentons de le situer par rapport aux écrivains de ce temps-là, c'est de Zola qu'il paraît le plus éloigné: les grands sujets, à ses yeux, n'excusent pas le gros ouvrage. Il admire fort Maupassant, mais estime qu'il s'arrête souvent à mi-chemin dans la recherche du trait significatif. Il ne reproche pas aux Goncourt, à Huysmans leur " écriture " tourmentée, mais plutôt l'insuffisance de leur syntaxe ; La Fontaine et La Bruyère lui ont appris à préférer un vocabulaire plus sobre, avec des tours plus divers, — moins de couleurs, mais un plus sûr dessin. Et quant aux auteurs du *Théâtre-Libre*, leur uniforme pessimisme est l'in-

[1] " M. Renard est, en bien des sens, un naturaliste. Il l'est par sa haine du mensonge et de la psychologie convenue, par l'amour tout cru, tout nu, et presque impudique, s'il le faut, de la réalité naturelle, par l'observation fidèle, scrupuleuse, du détail moral ou matériel. Mais, d'une part, en poussant jusqu'au bout le procédé d'observation naturaliste, M. Renard en a fait une sorte de critique par l'absurde. Il a montré que le détail isolé, que le fait pris en soi, et regardé de près par l'observateur qui se penche, prenait presque toujours une valeur comique... D'autre part, d'une œuvre comme *L'Ecornifleur*, se dégageait cet enseignement positif que ce n'est point par certains procédés de notation mécanique ou par l'accumulation indifférente des détails que l'écrivain pouvait donner une impression de réalité, mais par le choix, par un effort d'expression artistique ou de généralisation morale ; que c'est dans la probité et dans le talent de l'écrivain que réside la vérité littéraire, et non dans telle ou telle méthode de travail ; que l'artiste crée la vérité, mais ne la reçoit pas toute faite. " (Léon Blum, *En lisant.*)

dice d'une médiocre psychologie ; mieux qu'eux, Renard saura considérer les êtres à la fois du dedans et du dehors, mêlant ainsi quelque indulgence à la plus acide ironie : de là cet *humour* qu'il cultive sans s'y complaire à l'excès, et qui perce dans le ton, dans la composition de ses écrits, plutôt que dans le choix de ses observations.

Un talent singulier comme celui de Renard n'est qu'à moitié défini par ses aversions et ses amours. On voudrait le prendre en train de créer; on le peut, car son instinct, aiguisé par la réflexion, use de procédés assez habituels pour former comme une méthode. Evidemment, le point de départ, le germe de ses productions, n'est pas une disposition musicale, une émotion préalable, une idée, ni même une image toute intérieure qui se développerait en suscitant d'autres images. Renard n'est pas seulement de ceux " pour qui le monde extérieur existe " ; jamais il ne se détache de ce monde plus d'un moment ; et c'est de là qu'il attend, après le premier choc qui l'éveille, les impulsions successives qui le tiendront éveillé. Son premier travail est d'ouvrir les yeux. Il n'a point ce regard calme et presque passif, qui longtemps fixe et suit un même objet ; encore moins ce regard mobile et distrait qui se contente d'effleurer toutes choses. Son regard rapide, actif, intelligent, sait accrocher au passage l'essentiel, — l'aspect imprévu, la *différence* qui seule importe ; — puis

erre, puis revient à ce qui l'intéresse, en multipliant les instantanés pour mieux discerner ceux qui valent d'être choisis. Tel un pêcheur infatigable jette et rejette sa ligne, laisse aller le menu fretin, mais s'entend à *ferrer*, d'un coup brusque ou la truite ou le brochet... A peine vient d'apparaître une vision originale, qu'elle suggère à Renard les mots faits pour y répondre : peu d'épithètes, mais le substantif juste et le verbe précis. Et presque en même temps elle suggère une image — comparaison ou métaphore — unique, déconcertante, paradoxale ; cette image ne doit pas grandir ni embellir l'objet, mais le doubler d'un reflet qui semblera plus vrai que la vision même, étant plus frais et plus nouveau. Voilà le Renard des *Histoires Naturelles*. Il abonde en trouvailles exquises ; par instants il fait songer à La Fontaine ; mais beaucoup de ses traits sont précieux ou compliqués ; et même les autres, les plus naturels, les plus ingénus, ont le tort de s'isoler, de se mettre en valeur, au lieu de glisser presque inaperçus dans le courant d'une fable ou d'une rêverie.

A mon gré, Renard s'élève plus haut, quand, sans tendre au lyrisme non plus qu'au pathétique, il laisse à ses sensations le loisir de se prolonger en sentiments. N'oublions pas que ce bon *regardeur* est de plus un *écouteur* admirable ; nulle parole ne lui échappe, ni de celles qu'il entend, ni de celles qu'il prononce ; il en pénètre aussitôt les

motifs inconscients, le fond comique ou douloureux. Mieux que le visage ou le geste, chaque mot impose au témoin attentif une intuition psychologique ; mieux que les images visuelles, les mots se rejoignent à travers les silences, et dessinent peu à peu le mouvement d'une émotion, la ligne d'un caractère. Seulement, il est alors nécessaire que la réflexion achève ce que la sympathie a commencé. C'est un effort auquel Renard ne consent pas tous les jours : on dirait qu'il a peur, en devenant ainsi compositeur et poète, de ne plus se sentir aussi bon artisan ; d'éprouver moins ces résistances et ces surprises de la matière, qui font les menus tourments et les menus plaisirs du métier. Et pourtant c'est à ce prix que, s'apparentant aux classiques, il passe décidément de la *manière* au *style* ; chaque phrase alors n'est plus aussi particulière, aussi nettement signée ; mais la page, mais le chapitre portent mieux l'empreinte entière d'une personnalité. Voilà le Jules Renard que je préfère, aussi bien dans ses comédies que dans les études les plus réussies des *Bucoliques* ou du *Vigneron* : par exemple, *Nanette manque la messe*, *Honorine*, ou *Le Petit Bohémien*.

Un écrivain ne trouve son meilleur style qu'en trouvant ses meilleurs sujets. Je sais bien qu'en observant de près un ménage de petits bourgeois, en s'observant lui-même, puis en se déformant —

en exagérant ce qu'il découvrait en soi de cynisme paresseux et timide — Renard a conçu cet *Ecornifleur* qui demeure, après dix-huit ans, vivant comme au premier jour. Mais c'était un de ces tours de force qu'on n'exécute qu'une fois. Un réaliste restreint trop son domaine, à se confiner dans la compagnie des gens de lettres et des médiocres citadins. Dans *Coquecigrues*, dans *La Lanterne sourde*, des caricatures trop appuyées, comme *Les Trois Amis*, trop développées, comme *l'Orang* ou *Le Gâteau Gâté*, des notations de tics et de manies, comme les propos d'Eloi sur Eloi, nous présentent un Renard assez pareil au Huysmans d'*A vau l'eau*, ou bien au *Termite* des frères Rosny : c'est la même quête perpétuelle du document, le même souci d'exploiter les minutes les plus banales, et de tourner à l'étrange l'insignifiance de la vie quotidienne. Souci qui touche à la folie, s'il n'est relevé, comme ici, par un *humour* persistant. Heureusement, avec *Poil-de-Carotte*, Jules Renard retrouva son enfance, d'autant plus vivace en lui qu'elle avait été jadis plus malheureuse et comprimée. La souffrance a ceci de bon qu'elle intériorise les faits, qu'elle prête une âme aux hommes et aux choses. Et la mémoire, si elle n'embellit pas les faits, les dépouille, les simplifie. Chacun d'eux, ressuscitant maigre et nu, provoque à chercher les images qui le rendront riche et concret, et stimule ainsi l'invention. Revenir au

passé, c'était d'ailleurs revenir au village, à la terre, aux bêtes, aux paysans. Chaque année, durant de longs mois d'apparente flânerie, Jules Renard dépensera toute sa patience, toutes ses ruses, à mettre en confiance ses modèles rustiques : Philippe, et Ragotte, et Nanette, et leurs voisins. Ni des brutes, ni des finauds, des hommes comme vous et moi ; mais si enveloppés d'inconscience et si bien cachés à eux-mêmes, qu'après cent et mille rencontres une nouvelle occasion révèle en eux des coins insoupçonnés. C'est un repos, en comparaison, d'écouter les petits enfants quand, seuls entre eux, se grisant de paroles, ils donnent la volée à des rêves naïfs qu'une question curieuse ferait rentrer au nid. Les propos de Pierre et de Berthe n'ont pas besoin d'être encadrés entre de fades anecdotes et des réflexions attendries ; il suffit d'y bien choisir les phrases les plus spontanées, pour que le lecteur reconnaisse cette sorte de vérité que le génie n'inventerait pas.

Pour dévoiler ce qui se joue en un cœur d'homme ou de femme, il faut de plus longs détours : non plus des fragments d'entretiens, mais des conversations entières. Jules Renard a beau détester les grossissements, les conventions, les habiletés de la scène ; un don essentiel : l'instinct du dialogue, le conduit doucement des livres au théâtre ; mais le théâtre ne le gâte point ; il reste, dans ses comédies, sincère et probe autant que

dans ses livres. Pour saisir la transition, il faut lire d'abord *Le Plaisir de Rompre* : Une page de *La Maîtresse* s'y combine avec des répliques de *Daphnis*, *Lycénion*, *Chloé ;* et nulle part les raccords ne sont visibles, mais la pièce manque un peu d'air, l'émotion trop concentrée décèle un excès de prudence et de soin. *Le Pain de Ménage*, au contraire, est d'une aisance, d'un naturel que rien n'égale dans le théâtre contemporain, hormis les pièces de Porto-Riche. Les mots les plus heureux n'y sentent pas l'apprêt, tant chacun vient bien à sa place ; tout le dialogue est d'une seule coulée, sans arrêts, sans divisions logiques, mais non sans un rythme secret qui en assure la progression. Dès lors Jules Renard était mûr pour *recréer* Poil-de-Carotte ; c'est merveille de voir comment en un seul acte il rassemble les traits épars dans toute une série de nouvelles ; mais en les rassemblant ainsi, en rendant François Lepic plus conscient de sa souffrance, plus capable de l'exprimer, il a tiré d'un livre à demi comique un drame si poignant que plus d'une femme a peine à le suivre jusqu'au bout. Comparés à *L'Ecornifleur*, les trois actes de *Monsieur Vernet* sont aussi comme une seconde création ; cette fois, les angles sont adoucis, les personnages creusés en profondeur ; le ton n'est plus celui de la satire ; une sympathie largement humaine hausse la crise d'un ménage bourgeois jusqu'au seuil de la tragédie.

Relisant tout l'œuvre de Jules Renard, j'ai vu s'atténuer encore les différences trop subtiles que j'avais cru noter naguère entre *Les Bucoliques* et *Nos frères farouches.* Pareillement, ceux de nos amis qu'avait choqués *La Bigote* conviendront peut-être bientôt que l'odieux du caractère dépeint excusait l'âpreté de l'auteur et son apparent parti-pris. Jules Renard écrivait en 1904 : " Plus je vais, moins je comprends la vie, mais plus elle m'amuse. " Plus tard, sans doute, la maladie l'avait rendu moins amusé, plus chagrin, non pas moins lucide. Il est mort en pleine maîtrise. Ne consolons pas nos regrets par l'illusion que sa tâche était consommée. Adoucissons-les plutôt en constatant son influence qui, dégagée à présent des imitations littérales, et déjà bienfaisante aux jeunes romanciers, atteindra peut-être un jour nos faiseurs de comédies.

MICHEL ARNAULD.

JULES RENARD

Il avait d'abord cessé d'écrire. Il ne pouvait plus envoyer, à quelques vieux amis seulement, que de courts billets d'une écriture qui n'était déjà plus la sienne. Sa main tremblait trop. Il lisait encore un peu, quelques journaux, de livres plus du tout. Presque plus rien ne l'intéressait. Je le voyais, derrière son bureau, frileux, une couverture sur les genoux. Parfois, trop souvent, il laissait, hélas ! tomber la conversation. Que ces minutes de silence étaient longues, pénibles ! Puis on ne le vit plus dans son cabinet de travail. Il restait couché, sans forces, sans énergie. Il disait, vers le quinze mai :

— Allez, dans deux mois je serai un pauvre garçon !

Et, trois jours avant de mourir, il voulait absolument partir, il voulait fuir dans les Vosges. La mort le perdrait de vue ; elle ne le suivrait sans doute point jusque là-bas.

Un peu avant de perdre connaissance, il dit à sa chère femme, sa compagne de toutes les minutes pendant vingt-deux années de sa vie :

— Ma petite Marinette, ah ! que je vais te faire de la peine, pour la première fois !

Et ce fut une agonie, avec ces râles comme en ont tous les mourants, illustres ou anonymes, et qui dura trente-sept heures. Mais, parfois, du fond de sa poitrine, un gémissement douloureux montait, qui avait comme une personnalité, un gémissement dans lequel je reconnaissais sa voix. Pas de soubresauts. Il était déjà immobile, les paupières à jamais rabattues sur les yeux ; mais la bouche ouverte toute ronde, comme un sombre tunnel d'où le dernier souffle allait bondir vers quels pays inconnus? ......

Maintenant, sa bouche aussi est fermée. Ses mains froides sont croisées, ces mains que, pauvre femme, vous vous obstinez douloureusement à couvrir de baisers pour les réchauffer un peu, ces mains si froides, en pleurant, en ne trouvant que ces mots à dire, d'une infinie tendresse :

— Mon cher petit ! mon pauvre petit ! Que tes mains sont froides !

Son front aussi est bien froid.

Ses joues se sont creusées, sa barbe dure a poussé : son visage s'est allongé.

* * *

Il m'écrivait, en 1905 :

— *Vous êtes plus jeune que moi ; vous m'enterrerez*

certainement. Alors quel beau discours vous réciterez près de mon buste, sur quelque chaume nivernaise !

Je ne pouvais pas le croire. Pourtant il avait raison. Dans ce pays dont il aimait tout, depuis les arbres jusqu'à ses frères farouches les paysans, en passant par les animaux, j'ai suivi son cercueil.

Ces paysages que, de la terrasse de la Gloriette ou, chaque soir, avant le crépuscule, en suivant les bords du canal de Chitry-les-Mines à Marigny-sur-Yonne, il contemplait, faisaient tout à la fois sa joie intime et son désespoir. Je me souviens de lui avoir parlé de cette prodigieuse Lorraine que nous fit sentir Barrès, avec ses étangs mornes, ses châteaux en ruines, ses sapins, ses montagnes. Ici, rien de tout cela. Nulle hardiesse, mais nul affaissement non plus. Certes, ce fut une belle nuit d'été sur ces campagnes qui lui inspira, lui imposa cette image qu'il aimait entre ses meilleures :

— *Dans la campagne muette, les peupliers se dressent comme des doigts en l'air et désignent la lune.*

Seulement, de ces paysages, il doutait toujours qu'il eût donné, — comme Barrès de la Lorraine, — à ceux qui ne les connaissaient que d'après ses livres, une sensation exacte. Mais n'a-t-il pas dit, à la fin du discours qu'il prononça lors de l'inauguration, à Clamecy, du buste de Claude Tillier :

— *C'est la noblesse des idéalistes comme lui qu'ils soient d'éternels mécontents, qu'ils cherchent toujours la perfection et ne la trouvent jamais.*

D'autres, plus habiles, définiront sans nul doute mieux que moi son génie particulier. Mais il ne fut pas uniquement le méticuleux observateur que quelques-uns ont dit ; oui, il regarda de près ; il fut " un œil. " J'ai tenté de montrer ailleurs en quoi, réaliste, il diffère des réalistes purs. Il m'écrivait encore :

— *Défiez-vous du mot de la fin. Maupassant, et Jules Renard si j'ose dire, en ont abusé. Il faut qu'une page soit belle pour elle-même, et non pour la surprise de ses dernières lignes. D'ailleurs, il faut que les dernières lignes soient aussi belles que les premières.*

— *Vous m'avez donné l'idée de relire du Maupassant. Certes, ce n'est pas mal, mais je crois que la vérité a une saveur plus fine. Maupassant n'a pas assez* OBÉI *à Flaubert. De là, des faussetés qui le gâtent. D'ailleurs, il écrirait mieux aujourd'hui. Il serait encore le premier des conteurs. Sa lecture m'a prouvé, non que notre époque a plus de talent que la sienne, mais qu'elle est (je ne parle que pour quelques-uns) plus difficile.*

Mais il ne se contenta point de viser à l'exactitude, de serrer de près sa vérité à lui, de la poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût forcée. C'est de ce terrain qu'il fouillait, qu'il retournait sans cesse, de ces observations qu'il ne cessait d'accumuler, de tasser autour de ses personnages et de lui-même, qu'ont jailli ses plus riches, ses plus fortes images.

Il fut un lyrique d'une personnalité aiguë

qui traduisit, en phrases d'une inoubliable précision, d'éternels et vagues états d'âme.

La vraie vie intérieure commence. Le frisson brusque, et sans cause connue, que les arbres se transmettent en une courte agitation, passe au cœur de l'homme soudain grave, et le laisse longtemps troublé.

Il ne fut pas de ces prodigieux poètes éperdus qui ne se meuvent à leur aise qu'entre les mondes, ni de ces désespérés qui se déchirent leur propre cœur. Il avait la pudeur de son émotion. Il n'aimait pas étaler au grand jour ses enthousiasmes ou ses souffrances.

Qu'est-ce qu'un autre que lui eût fait, du *Pain de ménage ?*

Au coin de cet œil, il y eut plus d'une fois sans doute une larme, vite refoulée, ou essuyée.

* * *

D'une enfance contrainte et douloureuse, d'avoir vécu dans une de ces vieilles maisons à porte pleine garnie de clous, il avait gardé l'habitude de ne pouvoir qu'à peine entr'ouvrir sur son âme les volets. Nous qui avons le bonheur d'être nés dans des villages d'où l'impitoyable vie nous arrache, mais où nous avons laissé notre secrète enfance, nous nous imaginons parfois qu'elle est morte. Nous nous ferions forts de dire le jour, le lieu de son ensevelissement. Mais c'est par des résurrec-

tions de chaque minute, par une silencieuse obstination à ne pas s'endormir, qu'elle s'impose à nous, qu'elle persiste à s'ajouter à nous-mêmes pour nous compléter, pour nous agrandir, pour faire de nous ce que nous pouvons mériter d'être. Il n'a pas été l'enfant pauvre, le fils d'ouvriers qui s'en va, par les chemins et les petites rues, avec la conscience d'être, par ses parents, à la merci des riches. Mais il fut, pauvre petite tête aux cheveux roux, à la merci d'une mère prévenue — eût-elle pu dire pourquoi ? — contre lui. Entre M. Lepic froid et grand frère Félix indolent, à qui pouvait-il se confier ? Sa maison était pour lui plus rude que le désert. Il ne vivait que dehors, dans le toîton, dans le jardin, dans le pré, sur la route. Il cherchait un centre autour duquel se mouvoir, vers lequel chacune de ses joies, de ses douleurs d'enfant eût naturellement rayonné : il ne le trouvait nulle part. Ce n'est pas lui, ce renfermé, ce silencieux, ce songe-creux, cette âme de lièvre où il fait noir, qui eût pu écrire ce cantique des cantiques de l'enfance que nous donna Charles-Louis Philippe avec *la Mère et l'enfant.* Cette onction de l'huile sainte, le parfum de ce baume, il ne les avait pas connus. Mais nous avons de lui cette œuvre aussi exceptionnelle dans sa généralité, dans sa grandeur, ce *Poil de Carotte* où l'âme d'un enfant, continuellement rabattue comme une pauvre flamme par le vent d'une nuit d'orage, s'allonge, se débat en tous

sens, pour chercher sa voie, son bonheur à ne pas s'éteindre, qu'elle finira par trouver.

*
* *

Le bonheur, il le connut vingt-deux années, dans la paix, dans le calme d'une idéale vie de famille. Toujours, il sut se tenir à une sage distance de la superficielle, de l'absorbante vie mondaine, et il put aussi ne pas se classer parmi les écrivains pauvres. Sa dignité, son souci de l'art le gardèrent de succomber à la tentation d'écrire livres sur livres, pièces sur pièces, pour gagner toujours plus d'argent. Il ne vivait pas en ermite, mais en sage. Au fond, les longs voyages l'attiraient peu. D'humeur casanière, il revenait toujours à son cher coin du Nivernais.

— Si j'allais en Tunisie, en Italie, me disait-il, avec quel plaisir je regarderais, en rentrant à la Gloriette, germer un haricot.

Il lui arrivait pourtant de médire de ce pays et de ses habitants sur qui, disait-il, il n'avait plus rien à apprendre. Mais il ne pouvait s'en détacher. Que l'on songe que c'est de là, que c'est d'eux que tous ses livres, à l'exception de deux ou trois, sont sortis ! Il avait beau, chaque fois, croire le sol à jamais épuisé, devenu stérile : toujours d'autres fleurs, d'autres fruits, une autre moisson s'épanouissaient, mûrissaient.

Il connaissait à fond ses frères farouches. Il me disait encore :

— Dans *Nos Frères Farouches*, j'ai voulu montrer les paysans tels qu'ils sont. Les paysans sont des hommes comme les autres, semblables, psychologiquement, aux hommes des villes. On leur a fait une réputation de malice, de finesse, qu'ils ne méritent pas, et dont — je dois le dire à leur décharge, — il ne se doutent aucunement. Qu'ils s'entendent mieux que nous à payer le moins cher possible sur un champ de foire, la vache, la paire de bœufs dont ils ont envie ou besoin, qu'y a-t-il donc, à cela, d'admirable ? Et, même là, combien d'entre eux se font rouler ! Les roueries proverbiales qu'on leur attribue ne sont, presque toujours, que pures inventions des écrivains qui ont cru parler d'eux. J'aurais pu, sur eux, écrire un roman, des nouvelles. Mais cela ne m'intéresse plus. La nouvelle, le roman déforment fatalement la vie. Rien ne me choque plus qu'un " retour en arrière," qu'une intrigue inventée de toutes pièces. Ce qu'il faut, c'est faire de la peinture qui, tout en restant de la peinture, donne l'illusion de la photographie. Jamais un photographe n'éliminera du paysage, du visage qu'il " tire, " les détails neutres, les expressions inutiles. C'est l'affaire du peintre, de l'artiste, qui choisit. Mes observations, je les ai choisies, triées. Elles n'ont plus rien que d'essentiel. A mes débuts, j'admirais beaucoup Maupas-

sant. Aujourd'hui je trouve que chez lui c'est toujours un peu la même chose : ces paysans normands sont comme les paysans du Nivernais. Ils ne sont pas si compliqués, si malins que ça !

Ce n'était point chez lui courte-vue. Tout dernièrement, il me disait qu'il fallait des années pour bien connaître une âme, et l'obstinée patience qu'il mit à étudier Philippe et Ragotte serait pour prouver que, s'il ne les estimait pas " si compliqués, si malins que ça, " c'était au point de vue des écrivains vulgaires qui ne connaissent que très peu les paysans et ne parlent jamais d'eux que suivant une formule étroite et ridicule.

Il n'aimait pas non plus les romans à thèses sociales, ou morales. Il ne croyait pas que l'écrivain, tel qu'il le concevait, c'est-à-dire l'artiste littéraire qui surveille son style, dût chercher à prouver quelque chose, ni qu'il fût appelé à avoir, sur la marche en avant de l'humanité, une influence directe, immédiate. Si, personnellement, il s'occupa de politique, rien n'en transpira dans ses livres tels qu'il nous les donna lui-même, sauf dans quelques notes, mais d'un intérêt général, ajoutées à ses *Bucoliques*.

Ce grand écrivain d'une inimitable pureté, ce classique nerveux, ne resta point — tant s'en fallut ! — indifférent aux questions sociales. Mais il fit mieux que plaindre les pauvres : il s'occupa d'eux activement. Ecoutons les conseils que, l'an-

née dernière, il donnait aux élèves du lycée de Nevers, le jour de la distribution des prix :

— *Il faut vous dire que le mot "idéal," comme tous les mots, peut n'être qu'un mot, (le dictionnaire de l'Académie n'en est pas encore à ce mot-là), une espèce de sac élastique où chacun met ce qu'il veut ou plutôt ce qu'il a, et souvent ce qu'il n'a pas.*

Défiez-vous des mots : les plus grands ne sont pas les moins vides ; ne vous en servez qu'après les avoir pesés, auscultés, et, chaque fois qu'on vous proposera un idéal, examinez-le de près, sévèrement. J'ai connu, en personne, bien des idéalistes illusoires : le patriote qui n'a, dans une poitrine retentissante, qu'un cœur pusillanime, l'ambitieux dont l'idéal n'est autre chose que le but de son ambition, le dévot assidu à l'église, mais qui n'y porte jamais son âme, l'honnête homme d'affaires qui laisse ses scrupules au fond du tiroir, l'homme de conscience qui ne s'éclaire que de sa conscience, mais qui oublie d'allumer cette lanterne.....

.... Devenez artistes. C'est si simple ! Il n'y a qu'à regarder. Lisez, lisez tous les livres. "Je n'ai jamais eu de chagrin, disait Montesquieu, qu'une heure de lecture n'ait dissipé." J'imagine parfois que le sens de la vie serait moins obscur si le petit berger, derrière ses moutons et à côté de son chien, savait lire Homère.

.... Vous ne connaîtrez point par vous-mêmes la lourde misère qui accable le monde. Vous comptez parmi ceux qui passeront la vie sur les barques pavoisées et étincelantes dont parlait l'autre jour le magnifique

orateur Jaurès. Mais elles glissent sur un abîme d'où montent des cris de douleur. Ne dites pas, le cœur léger: "Il y aura toujours des pauvres." Entendez-les qui vous répondent d'en bas avec une menace désespérée: "Nous ne voulons plus que les pauvres soient toujours les mêmes !" Ne vous bouchez pas les oreilles, en frissonnant. Penchez-vous plutôt, tendez des bras secourables, emplissez votre barque d'épaves humaines, si vous ne voulez pas qu'elle chavire par la faute de votre égoïsme et de votre orgueil.

***

Il aurait pu, comme d'autres, et des plus grands, s'enfermer, faire de lui-même le centre de ses méditations silencieuses. Il ne le voulut pas. Être un écrivain parfait ne lui suffit point : il fallut qu'il descendît dans la vie, sur la petite place publique qui se trouve souvent, dans nos villages, entre l'église et la mairie.

On le vit passer, secourable et le front haut, dans ces quelques rues où Poil de Carotte avait traîné sa solitude. Il n'aimait pas seulement les paysans pour leurs longues conversations ternes, — ou leurs longs silences, — d'où il savait que toujours jaillit spontanément, en une formule pittoresque, une image d'un lyrisme neuf, comme une branche verte du tronc d'un vieux saule gris. Il les aimait encore, surtout peut-être, pour eux-

mêmes, pour leur vie obscure, ignorée, sans gloire, et malgré eux-mêmes, insensibles, têtus, farouches.

Par une route déjà effacée je retourne au village. Lui seul connaît son nom. D'humbles paysans l'habitent, que personne ne vient jamais voir, excepté moi.

Qui, maintenant, viendra les voir ?

Il repose dans le cimetière où sont leurs pères, leurs enfants. Après un enterrement officiel, bruyant, sans doute il n'eût pas été tranquille, dans un cimetière de Paris.

Il est là-bas, non loin de la rivière, du canal, de la famille d'arbres qui mettent longtemps à mourir, et qui gardent les morts debout jusqu'à la chute en poussière. Lui, il est couché déjà.

Mais Poil de Carotte vit encore, vivra toujours. Il se lèvera, la nuit. Il ne tâtonnera pas dans l'ombre. Et, sur cette tombe, il s'en ira rêver, pleurer, très-longtemps, toujours, les doigts dans ses cheveux roux que la lune délicate fera blonds.

HENRI BACHELIN.

FOI EN LA FRANCE

POÈMES [1]

CLOCHES

Gris clocher d'ardoise fine
flèche et coq,
réponse de la colline
à la cloche...
au lent tremblement du soir
quelle foi
sonne ici pour moi
qui ne sais pas croire ?

O foi sans laquelle a vécu
mon père,
foi de ma mère,
foi que tant d'aïeux
chérirent,
que tant renièrent,
je veux...

[1] D'un livre en préparation. Voir le prélude dans le n° du 1er Mai 1909.

j'aime,
sous ce chant qui te perpétue
et bat en moi-même
un rivage obscur,
me laisser incliner
tête nue
comme ils firent
et prier
un Dieu dur.

Vos envolées vaines
à l'azur vide
que d'autres les suivent
angelus chrétiens !
ma prière est sans ailes
et se tient
près du sol :
elle attend que tombe
le lourd chant de bronze
qui déjà revient...

Car elles pèsent,
mes cloches légères,
folles...
le plus svelte épi de ma terre
retourne de tout son blé au sillon !
o dures corolles,

à l'ombre sévère
de ce haut buisson
d'ardoise et de pierre,
secouez vos bonnes graines
les sons..!

... Vos graines hardies,
charnues
que les sèves mêmes de la patrie
montèrent
au plus pur des brises
nourrir ;
—un temps,
elles vont flotter,
suspendues
entre ciel et terre,
comme indécises...
le temps d'un désir
et tomber...
choisir...

— Ah ! que tout ce que le ciel me renvoie
d'élans,
d'appels,
retombe et te presse
de tout son poids
de tout son poids matériel

retombe et me blesse
contre toi
patrie !

Jette
ton angelus terrestre
o plain-chant,
o mâle voix,
semence flétrie,
germée
refleurie,
les soirs, les matins, les midis,
à toute volée !
c'est assez de toi
peut-être
pour que je prie...
pour que je croie..?

MARCHE

Passent sur la route
les petits soldats,
ils sont bleus et rouges,
ils chantent,
leur pas
bat et bat ton sol,
patrie,
en cadence.

Un... deux !
rouge et bleu :
et chaque pas sonne
sur chaque pierre
après chaque pas,
tous
sur toute la route
meurtrie :
si sourde que soit ta terre,
patrie,
ils frapperont tant
que tu répondras.

Parce que j'entends
au cœur de l'été
ton murmure d'avoine
léger
comme un glissement d'étoile
à la nue...
cette voix d'invite au rêve
crois-tu
que c'est tout ce que j'attenas
de tes lèvres ?
o patrie
mère lasse,
mère chérie,
sais-tu que le murmure est lâche
qui ne prépare plus
un cri !

Trop de paix sur tes champs !
je le dis
sommeil,
non recueillement,
ce silence
que ride à peine
dans la rumeur laineuse du troupeau
l'agneau qui bêle,
la roue d'une charrue
grinçante,
le "hue"
que cingle et scande
sans écho
le fouet sec du gars de ferme...
— non recueillement dans la veille
attente,
mais sommeil
dernier sommeil..!

... Sommeil que tu ne dormiras pas :
car voici
les jeunes hommes de ta chair
fleuris
de leurs yeux pers,
de leur blond hâle de fruit,
de leur sang pourpre !
tu n'es pas plus lasse
qu'ils ne sont las :

si tu mis le fusil
à leur bras,
à leur dos
le sac,
si fiers ils te portent,
souffrent,
tu les porteras
et tu souffriras,
mère forte,
sous le fardeau
pesant, mouvant, vivant de la route.

Ventre de la patrie !
c'est l'enfant
qui te repiétine
en dedans !
qui prétend renaître
de ton oubli
au flot chaud d'une nouvelle gésine !
crie !
affres et fête,
ton cri dans son cri !
tout l'air pour toi !
tout l'air pour lui !
et tout l'air de la plus haute cime !

Cime de gloire
heur ou malheur,

de gloire qui vaine
ou qui meurt !
— au loin
la route de plaine
qui monte,
ton peuple nouveau-né la gravit
d'une seule haleine
et dans ce vieux cri
qui transperce l'histoire
et le monde...

Et toi, la mère en relevailles
tu te dresses...
tu prends ton peuple à pleines mains,
tu le presses,
tu le tends
de tout ton élan
à demain,
à l'ardeur des prochaines aubes
moins pâles...

...Ce nuage de poudre en marche
qui va triomphant
en marquant le pas,
or et rose,
n'est-ce pas comme ton beau voile
là-bas
gonflé de vent
qui me le cache ?...

SENTEURS

En ce soir de printemps mouillé,
de si loin que m'arrive sa vague tiède,
de tel Orient chéri
regretté...
de tel que je rêve...
du fond de tant de jardins inconnus
mieux fleuris
sous une plus pleine lumière,
de tous les paradis perdus
de la terre...
je dis :

“ Soit !
aromes vertigineux,
baignez-moi !
dansez pour moi
la danse bleue des seghias,
brune des palmes !
d'une main sur ma bouche
mon âme
non, je ne vous la défends pas :
entrez
et gagnez
le secret endroit
où tout étrange dieu
me touche !

Me vîtes-vous jamais,
dites-moi,
plus gai
vous sourire
et plus libre ?
et d'un regard moins trouble
vous suivre
et d'une chair moins lourde
fléchir
à votre ronde ?
— ce ne sera pas trop de ces mondes
rêvés,
vous leur haleine en essor,
leur caresse,
pour me dégriser
âme et corps
d'une trop lucide et profonde
et trop simple ivresse !

Je ne l'ai pas appelée
celle-ci,
comme autre fois la vôtre
d'un cri
de malade qui crie la fièvre :
comme entre sans se nommer
l'humble ami
chez l'ami son hôte,
sans goût à mes lèvres

jusqu'en ma poitrine gonflée
elle a suivi l'air familier dont je vis.

Saine ivresse quotidienne,
si connue
que le cœur ne s'en défie point,
jour après jour
je l'aurai bue
comme sans amour
— et mon cœur est plein :
plus d'autre soif,
plus d'autre faim
quand le vent passe !

Que vous emmène
le vent qui vous amena !
plus de place,
aromes ailés,
pour vos germes
là
où la plus pure rosée
qui perla
aux pointes des herbes de ma prairie,
goutte à goutte
toute
s'est amassée...
où dure dissoute
la douceur unie

des chatons gris
des cosses éclatées
des mousses,
de mes printemps et des printemps de mon pays !

J'élève une coupe comblée
de fraîche eau natale
à ras de ses bords :
fuyez
et que se mirent,
miasmes d'or,
vos délires
au tain glacé,
de mon âme !

Un reflet,
un regret,
voulez-vous,
que cela soit tout
ce qu'échangent
en cette fin de jour d'avril,
comme le pain subtil
les anges,
vos chaudes promesses
qui plus ne me tentent
et la calme ivresse
où je vais dormir ?...”

. . . .

Le vent apaisé,
les fumées s'étirent
droit
comme la poussée
du jeune arbre,
comme le clocher
et comme ma foi
en cette terre qui me porte,
comme son souffle lent et large
dont s'exhale la vertu
jusqu'à moi
pour m'enivrer un peu plus
de force.

RETOUR

Nous sommes nés trop tard :
qu'on nous pardonne
si nous écoutions leurs paroles
comme des plaintes de vieillards !...

Ils disaient la guerre,
ils disaient la mort,
ils disaient la honte...
comment les croire ?...
— des contes !...
quand ton bouillonnement
vin de vie

emmêlait âme et sang
en nos corps,
quand nos forces fières
par tes portes d'or
bondissaient au large du monde,
patrie...

O ressource du sang français,
sève non lassée
qui ne se veut reconnaître
qu'en ce qui verdoie
ou fleurit,
jus de joie,
haut jet
des grappes pressées,
qui pour mieux renaître
se renie...

Du flanc des aïeux
en a-t-il coulé
qui ne sera plus
ni regain
ni blé
à la face des plaines,
ni flamme
à nos yeux,
ni plus même

larmes
pour se pleurer...
ni rien...
sang perdu...
— mais tout ce qu'il en réafflue
en notre âme !...

Il fut bon
de fouler votre deuil,
à cette cuve de vendange
où nous retrempions
dansants,
notre jeunesse !
il fut bon
de quitter votre seuil
barbouillés de lie
et de tendre
à tous les présents
de paix de la vie
nos deux mains ouvertes !

Il fut bon
d'éprouver dans le rire
tout ce que vous nous avez laissé
de vertu au sang,
tout ce qu'en sut ajouter
notre âge...

— il est temps
de tourner nos courages
vers votre passé
vers notre avenir !

Assez !
vous avez votre compte
gorges amères :
à nous votre pire boisson !
de main en main
nous nous passerons
toujours bu
toujours plein
l'âcre verre !...
— sans rouler à terre,
d'avance vaincus,
vos hontes
nous les saurons boire,
pères,
comme autrefois ont bu
vos pères
la gloire !

— Donc maintenant
oubliez
ce qu'ont mis trop de temps
à apprendre

de votre bouche au pli triste
vos fils !...
riez à l'azur
s'il se peut encor !
votre plus pur,
plus tendre
trésor
est bien gardé :
nous avons hérité
vos blessures.

Si parfois
telle ombre d'hier qui passe
vous contraint à baisser les yeux
relevez-les :
puisez-en le droit
en nos regards frais,
et droits,
et sûrs
d'eux,
et de la race.

HENRI GHÉON.

1909-1910.

HENRI-EDMOND CROSS

Il était né à Douai, autant dire en Flandre. Son œil d'enfant s'était éduqué aux lumières de là-bas. Il en avait surpris la splendeur atténuée, la douceur fondue, la beauté mouvante et diverse. Plus tard, quand l'attention qu'il lui fallut prêter à sa santé l'obligea d'habiter les monotones pays du soleil, la sensibilité de son regard se ressouvint toujours d'avoir connu d'autres émotions moins vives certes, mais combien plus délicates. Il ne peindra jamais la dureté aérienne du Midi ; il en étudiera les tons forts, ardents et triomphaux, mais il trouvera dans leur violence même une audacieuse quoique toujours sûre harmonie. Jamais la force d'un ton ne le poussera vers la brutalité des couleurs.

Par respect pour une grande mémoire, il se hâta de changer son vrai nom : Delacroix, en celui de Cross, qu'il prononçait lui-même, parfois, avec hésitation. L'homme était doux, avec un fond de ténacité et d'énergie. Aux heures où ses yeux se faisaient confiants, on l'aimait avec une telle ardeur soudaine que l'émotion avait peine à ne

point déborder. Un tact sans défaillance le guidait dans la vie. Il parlait de son art en termes nets et justes ; il raisonnait ses hésitations, ses doutes ; il désirait qu'on vît clair en lui et s'il se permettait parfois de vous interroger, c'était pour chercher et trouver une nouvelle ressemblance non encore découverte entre vous et lui. L'admiration qu'il vouait à certains d'entre nous lui était comme une santé morale : il était attentif à se grandir de chaque nouvelle valeur humaine. Son existence s'enrichissait de l'existence des autres. Elle lui devenait plus précieuse à mesure qu'il en ornait les jours et les années, avec des pensées plus belles, avec des sympathies plus rares et des certitudes plus nettes.

S'il tenait tant à sa propre vie, s'il a disputé, jusqu'à son dernier souffle, son corps à la ruine, c'est qu'il avait conscience du prix de ses yeux de beau peintre et de son cœur de ferme et clair ami. Et si tant de vigilance, de dévouement et de tendresse l'entourèrent dans sa longue et implacable agonie, c'est que chacun de nous sentait disparaître quelque chose de soi dans cet Edmond Cross qui s'en allait.

Il s'instruisait sans cesse. Il lisait beaucoup. Je sais quelques lettres admirables écrites par lui où son intelligence se met en marche vers toute idée neuve et hardie. Le passé était bien à ses yeux uniquement la tombe et non pas, comme au

goût de plusieurs, la demeure. Douer d'éternité l'heure où il vivait aurait été son orgueil, s'il en avait eu le temps. Il était, malgré sa santé défaillante et précaire, étonnamment vivifiant.

Avec Paul Signac, Theo Van Rysselberghe, Dubois Pillet, Maximilien Luce, il forma le groupe néo-impressionniste que dirigeait Georges Seurat. Celui-ci fut pour lui comme pour eux tous, le véritable logicien de l'école nouvelle. Il s'en improvisait l'apôtre complaisant et grave, le propagateur austère et convaincu. Je me souviens d'avoir assisté durant des heures à de savants entretiens où Georges Seurat expliquait, avec sa voix calme et monotone, les lois les plus importantes et bientôt les secrets les plus utiles de sa théorie. Il ne s'en lassait jamais. Il était prêt à chaque heure du jour et du soir, à éclairer les esprits, à lever leurs doutes, à répandre sa conviction dans les cœurs. L'art revêtait à ses yeux un caractère scientifique autant que religieux. La division du ton, la règle des complémentaires et le jeu des contrastes devenaient autant d'articles de foi. Désormais la peinture était liée à un système qu'avant tout il fallait connaître et confesser.

La carrière de Georges Seurat mérite le plus entier respect et son œuvre est éminente. Il fit certaines toiles dont la maîtrise s'impose. Tels paysages signés par lui comptent parmi les plus beaux de l'école française. *La baignade* et *Les*

Poseuses sont d'admirables panneaux décoratifs. Il pouvait sans danger entourer son travail de mille préceptes ; il se mouvait à l'aise et quasi librement dans les entraves.

Toutefois en imposant aux autres plutôt la connaissance d'une doctrine que la pratique d'un art, leur faisait-il courir le danger de dessécher leur veine et de comprimer, de manière trop absolue, leur nature et leur émotion. La maigreur, la sécheresse, la pauvreté ne sont point toujours absentes des premiers tableaux néo-impressionnistes. Le groupe eût pu d'ailleurs mourir aussitôt né, puisque son chef fut, à l'âge de 33 ans, fauché par la mort. Il était donc urgent que de l'école même il se levât promptement des libérateurs et que les règles acceptées fussent plus largement interprétées.

Edmond Cross le comprit et s'y employa. De tous les disciples de Seurat il était celui dont l'imagination était la plus vive, le sentiment le plus profond et l'esprit le plus synthétique. La lutte devait donc fatalement se mener entre sa nature et la doctrine qu'il avait choisie, entre sa spontanéité et sa réflexion. Il ne douta point qu'il ne réussît a en réduire les antinomies ; mais qu'elle fut longue toutefois la période des essais et des tentatives !

Un jour, il voulut bien m'en confier les angoisses. Je surpris alors ce qu'il lui fallait d'intelligence et

d'invention d'une part, de probité et de scrupule d'autre part, pour rester fidèle à son école et ne point méconnaître ses goûts et ses aptitudes propres. Il parvient à concilier ce qui à première vue paraissait opposé et ses dernières belles œuvres sont toutes fondées sur un ferme accord. Ce fut sa victoire.

L'âme de Henri Cross était une âme lyrique. Elle s'alimentait de poésie, tantôt dans les livres, tantôt dans la nature. Sa maison de S[te] Claire était comme posée dans un nid énorme fait de fleurs rassemblées. Il était ému dès qu'il parlait des arbres, des rocs et des montagnes. Ses gestes doux suivaient l'inflexion linéaire des choses et semblaient épouser les contours de leur beauté. Il songeait au simple brin d'herbe avec tendresse. La bonté qu'il donnait aux hommes, il la prodiguait aux choses. Il était heureux d'être cordial et sympathique à tout.

La peinture lui était cette fête pour les yeux que l'intelligence et la réflexion avaient pour tâche d'ordonner et d'élever jusqu'à la beauté condensée et ferme. Tout art élevé lui apparaissait d'ailleurs devoir être le résultat d'une synthèse.

Il fallait donc interpréter la théorie de la division du ton de manière à lui enlever toute minutie diminuante, toute réalité trop précise, toute conception fragmentée. Qui se servait des pigments colorés ne les devait plus employer à traduire les

mille nuances de la lumière, mais les utiliser avant tout à exalter de leur force vibratoire les masses décoratives des objets. D'où la nécessité d'élargir la touche, d'où l'importance attachée aux vastes oppositions et aux puissants contrastes. Il était nécessaire d'aboutir à la grandeur par la vigueur lumineuse sûrement atteinte et maîtrisée. Le procédé de la division du ton apparut ainsi pour la première fois, avec toutes ses ressources et tous ses avantages, comme le plus sûr des procédés décoratifs nouveaux.

Armé de ces récentes certitudes, Edmond Cross acheva ses œuvres les plus belles. Il peignit comme il me l'écrivit un jour "la glorification de ses visions intérieures". La réalité ne lui fut plus qu'un prétexte à choisir ses sujets et à ménager leur disposition. De notes prises ci et là, de spectacles au hasard rencontrés, d'un site se rapprochant du décor imaginaire qu'il portait dans sa tête, il composait ses tableaux. Il en ornait les vides de personnages rassemblés soit pour souligner l'importance de telle ou telle ligne, soit pour affirmer, par contraste, tel ou tel ton. Tout ne lui fut plus que jeu de couleurs et de plans et de masses. Sa peinture fleurait bon comme un bouquet et sa composition ne différait guère de celle d'une merveilleuse arrangeuse de fleurs. L'audace lui vint peu à peu. Le ton pur et franc se mit à dominer les teintes, comme un piment domine et

relève un mets. Le ton local disparut pour faire place de plus en plus au ton passager mais hardi qu'imprime aux choses le transitoire soleil où l'ombre légère ou profonde et peu à peu l'art contemporain le plus téméraire, et pour quelques-uns le plus affolé, rencontra pour s'affirmer les exemples magnifiques que lui donnèrent Paul Signac et Edmond Cross.

L'importance de ce dernier comme initiateur ne fera que grandir, de décade en décade. Jusqu'à ce jour la critique le néglige et l'Etat hésite à imposer une de ses toiles à la cimaise du Luxembourg. De telles méprises furent nombreuses au siècle dernier. Elles se perpétuent encore dans le nôtre. Elles frappèrent des artistes certes aussi hauts qu'Edmond Cross.

Mais lentement tout est rentré dans l'ordre. Le tour d'Edmond Cross viendra bientôt et ceux qui le repoussent aujourd'hui encore, seront effrayés peut-être un jour de leur attitude d'incompréhensifs et lui aplaniront hâtivement le chemin par lequel déjà il aurait dû passer.

EMILE VERHAEREN.

ÉMOTIONS CHANTÉES

Au jour où la forêt brusquement aérée
Accueillera les vents qui la dépouilleront,
L'Été s'éveillera, lourde et comme enivrée,
Sous les rameaux plus clairs qui s'épanouiront.

Pour l'instant, l'Été dort. La chaleur, à son front,
Pose un ardent reflet de lumière dorée...
Elle dort, sur un lit de branches, macérée
Dans les feux des Soleils qui, bientôt, pâliront.

Comme une nymphe brune à la chair odorante,
L'Été dort, immobile, auprès de l'eau courante
Dont la fraîcheur, le soir, ranime l'univers.

Astres, vents et parfums l'adorent sur sa couche
Et jettent sur ses yeux, ses membres et sa bouche,
Les baisers de l'azur, de la Terre et des mers !

2

Soleil, épanouis la Terre !
Sur ses trésors amoncelés,
Fais abondamment ruisseler
La richesse de ta lumière.

Qu'elle s'épande tout entière !
Que, par ses rayons, harcelés
Nous puissions voir étinceler
Les cristaux serrés dans la pierre.

Que la mer et que le blé mûr
Reçoivent, des mains de l'azur,
Leurs opulences colorées,
Pour que le monde extasié
Brûle, vers toi, comme un brasier
De flammes vertes et dorées !

3

Quelle splendeur ! Quelle abondance
Les champs, les vergers sont comblés.
Nourris par la chaleur intense
Mûrissent les fruits et les blés.

Sous un rayonnement immense,
Les rameaux pendent, accablés !
La Terre gonflée est plus dense :
Ses creux, de soleil, sont criblés.

Les Sommets des collines fument.
Aux pieds des rochers se consument
Des plantes qui parfument l'air

Et scintillant plus que la plaine,
Au vent lourd mêlant son haleine,
Comme un corps nu, s'étend la mer !

4

C'est l'heure où la chaleur qu'exhalent les marais
Sent l'iris blanc, la mousse et l'aulne...
Ecoute le doux vol des canards effarés
Glissant, contre un ciel vert et jaune.

Le coucou lance, au loin, ses appels égarés,
Dans un tronc d'arbre, aux bords du Rhône.
Puis, c'est un rossignol dont les chants inspirés
Font songer aux flûtes du faune.

Arrêtons-nous. Laissons les instants s'écouler...
Entends, sur un cyprès, le ramier roucouler,
Le vent sortir de la colline

Et pour rendre le monde encore plus divin,
Une étoile se montre et brille, dans un pin,
Comme une goutte de résine.

ALBERT ERLANDE.

Provence, Août 1907.

GIBRALTAR

Quand l'ADMIRAL filant sur Tanger, passa devant Gibraltar, c'était l'heure du déjeuner. Nous étions à table. Quelqu'un dit : Gibraltar ! La salle à manger fut vide aussitôt ; sur le spardeck, tout le monde, maintenant, regardait avec attention cet extraordinaire rocher. Théophile Gautier l'a comparé à un Sphinx, il nous fut impossible de deviner pour quelle raison. La forme de Gibraltar, en effet, ne rappelle rien. Elle est bizarre et saugrenue. C'est un morceau de pierre tombé d'une montagne, montagne qui s'est évanouie, et il reste là, ni rond, ni cubique, avec une pointe dressée vers le ciel et des versants d'une inégalité gênante. Ce n'est pas une pyramide, ce n'est point un cône, c'est un caillou absurde, mal cassé, informe et incomplet, qui se dresse tout à coup au milieu de la mer et saisit le voyageur d'étonnement. Il effraie, on le sent miné, travaillé pour le mal. On dirait même qu'il est blindé : de la mer on aperçoit de larges surfaces en pente nues et qui brillent comme si elles étaient pavées d'acier.

*
* *

...Sur le petit vapeur qui traverse la mer, de Tanger à Gibraltar, assis sur un coffre au milieu d'Anglais, d'Andalous et d'Arabes, nous repassions notre espagnol. En regardant la Méditerranée et, tour à tour, la côte d'Afrique et la côte d'Europe, nous nous répétions les phrases de notre manuel de conversation. C'est dans le port de Gibraltar, en effet, dans la barque qui nous menait à quai, que nous devions entendre pour la première fois ce très superbe : *Hombres Caballeros!* le patron parlait à ses rameurs. Mais nous débarquâmes, et l'on nous mena aussitôt à un policeman qui, orné de son casque en cuir bouilli, paraissait aussi flegmatique sous ce soleil du Sud, tout au bout de l'Espagne, que s'il eût fait les cent pas à London, dans le Strand. Il nous regarda, nous demanda qui nous étions, puis nous délivra un ticket qui nous permettait d'entrer dans la ville. Alors nous passâmes une porte de forteresse, franchîmes un double rempart et nous nous trouvâmes à l'intérieur de la Cité.

Je ressentis une sorte d'écœurement en voyant une rue anglaise, à la chaussée macadamisée, une ligne monotone de petites maisons de briques, et des fenêtres à guillotine. Il y a deux heures, nous étions à Tanger ! Il me paraissait tout à fait extraordinaire de nous promener maintenant en Angleterre.

On nous conduisit à l'hôtel, où nous remîmes le ticket que le policeman nous avait donné. Mesure d'ordre. Dans cet hôtel : chambres anglaises et lits espagnols. D'ailleurs, nous ne fîmes que poser nos sacs et nous ressortîmes. Il faisait chaud à Gibraltar, on ne sentait plus la bise aigre de Tanger, ni l'air frais. On étouffait. La rue, droite, était morne, plongée dans une torpeur sans charme. Je revoyais d'un œil désolé les innombrables "Tobacconist", les bars, les boutiques correctes aux larges vitrines de toute cité anglaise. Pour nous, qui venions d'en face, tout ici suait l'ennui, l'ordre, la monotonie de la vie. Les gens baillaient sur leurs portes en regardant d'une prunelle éteinte dans la rue où il n'arrive rien. De temps en temps, deux vestes rouges, le calo sur le coin de l'oreille, la badine sous le bras, passaient, minces, raides et le pas mécanique. Une bicyclette sonnait, glissant sur le macadam. Ah ! Tanger ! les ruelles étranglées, le sol mal pavé, la foule bavarde, les échoppes arabes, les ânes et les cavaliers !... Que c'était donc propre ici ! Que c'était donc respectable ici ! Ah ! la chère, la belle crasse de là-bas ! Oh ! la bonne, la brave, la délicieuse pouillerie d'en face !

Et, en suivant cette rue de Gibraltar, toute la mélancolie anglo-saxonne, toute la platitude et la laideur britannique me donnaient mal à la tête. Il y a deux heures, j'étais encore dans le pays de la paresse divine, de la poésie et des contes, de ceux

qui aiment la volupté du monde et de la vie, maintenant, et comme par un coup de baguette magique, j'avais été transporté sur une terre de régularité, de fastidieux travail, de faits exacts, où régnait par dessus tout le besoin de comprimer la vie et d'étouffer la beauté.

Nous franchîmes les doubles remparts par une porte de la cité opposée à celle qui nous avait vu entrer, passâmes devant des canons et nous trouvâmes dehors. Là, c'était un jardin poussiéreux où l'on avait mis de faux rochers et des statues de généraux, mais, tout de même, à cause de la flore méridionale, de la chaleur, de la sécheresse, on n'avait pas pu le rendre tout à fait anglais. Ce jardin s'élevait par échelons sur la colline. Nous le traversâmes, puis nous avançâmes un peu sur la route, d'où l'on découvrait la mer. Mais une grande impression d'aridité nous fatiguait. Nous redescendîmes, passant entre des cottages : sur des plaques de cuivre nettes, on lisait des noms anglais.

Une grande construction en bois nous arrêta, tandis que nous reprenions le chemin de la ville. C'était une sorte de music-hall ou de salle de bal pour soldats, un escalier menait aux étages supérieurs où se trouvaient des loges d'officiers ; un écriteau l'indiquait. A cette heure de la journée, la salle était vide. Nous pûmes cependant boire un verre d'ale au bar. On nous y rendit de la

monnaie anglaise : alors nous eûmes dans nos poches, avec des douros espagnols, des écus français et des hassani marocains, des shillings de la Grande-Bretagne : nous pouvions faire du commerce avec quatre pays.

Nous continuâmes notre promenade. Près de là s'élevaient de vastes arsenaux ; une armée d'ouvriers en sortait... Puis nous rentrâmes dans la ville.

Ce à quoi nous ne fûmes pas insensibles à Gibraltar, c'est à la table de l'hôtel, elle était bonne, nous dinâmes bien, et, en outre, de toutes les bouteilles de Valdepeñas qui se débouchèrent pour nous en Andalousie, c'est sur le rocher de Gibraltar, certes, que nous bûmes la meilleure. Dans la soirée, je découvris pour quelques sous d'excellents havanes, et, de ce moment, je ne fis plus aucune difficulté de proclamer que, pour du moins ce qui regarde la bouche, le ventre et l'estomac, les Anglais ont bien des qualités. Pourquoi faut-il donc que ces gens-là, dont les maisons sont aussi agréables, bâtissent de si tristes villes !

Après le dîner, nous allâmes un peu dans la rue. De loin, nous apercevions une porte éclairée, nous entendions des flons-flons d'orchestre, nous nous approchons : affiche de concert. Cela ne nous déplaisait pas, il nous semblait piquant, si près encore de nos soirées dans les cafés dansants arabes de Tanger, de voir un spectacle anglais. Nous nous disposions donc à franchir le seuil,

quand un grand diable de sergent à cheveux carotte nous repoussa : "*Military only*", dit-il, et il se croisa les bras, solide. C'était là encore un music-hall pour militaires, et les vestes rouges seules y pouvaient entrer. Est-ce donc un spectacle si horrible, quand ils s'amusent, qu'il ne soit pas permis au Civil ? Ou craint-on des rixes entre ouvriers et soldats, entre Anglais et Espagnols ? Ou redoute-t-on qu'un espion, ayant enivré un militaire, lui arrache les secrets de la défense de Gibraltar ? Ces troupiers, condamnés à ne s'amuser qu'entre eux, et soigneusement dérobés au public, cela me parut une singulière conception britannique... Nous dûmes nous rabattre sur une sorte de casino espagnol où l'on donnait des Zarzuelas qui ne nous parurent pas très drôles.

Nous quittâmes Gibraltar le lendemain matin.

Le rocher est relié à la terre par un petit isthme sur lequel une ligne de chemin de fer pourrait être établie. Mais les Anglais ne désirent point créer une communication qui pourrait devenir dangereuse : sans rail ils jugent leur isolement plus sûr. Donc, pour passer en Espagne, à quoi Gibraltar tient cependant par une langue de terre, il convient de s'embarquer. Un bac fait le service entre Gibraltar et Algésiras où aboutissent les Chemins Andalous.

Nous voguions donc, de bon matin, sur la Méditerranée, savourant la délicatesse de l'eau,

du ciel, des couleurs, et, là-bas, les laiteuses montagnes d'Afrique. Il y avait à bord, avec nous, une petite troupe d'enfants guidés par deux clergymen. Ces clergymen, sous ce ciel, sur cette mer où passait la brise voluptueuse de l'Andalousie, ces deux hommes raides et noirs au milieu de ce grand paysage bleu, cela semblait un paradoxe tout à fait bizarre. Et tandis que le bac filait sur Algésiras, nous ne pouvions nous tenir d'admirer en nous-même la force, la ténacité, la personnalité de cette race anglaise, qui, ayant fondu là, sur ce rocher d'Espagne, y a enfoncé ses griffes, s'y est attachée, et, sur une terre où tout était contraire à sa propre nature, devait dissoudre celle-ci ou la corrompre, s'est maintenue pure, s'est conservée intacte, et loin d'être modelée par elle, l'a modelée. Modelée à ce point que Gibraltar, dans le sud, en Méditerranée, en plein pays maure, semble seulement un rocher détaché de la Grande-Bretagne, qui, ayant flotté sur les mers, se serait arrêté là. Nous étions étonnés par cette force de rester toujours identique à soi-même, par cette dureté, par cette immalléabilité, et, bien que toutes choses ici se témoignassent admirablement opposées au caractère, à la conception de la vie, à l'idéal anglais, au moment où le bac allait aborder à Algésiras, dont notre cœur approuvait déjà le joli groupement de maisons blanches, nous nous retournâmes pour saluer avec respect le rocher des vestes rouges.

Eugène Montfort.

L'INQUIÈTE PATERNITÉ [1]

ESSAI

A Madame Théo van Rysselberghe.

I

Le chétif portefaix syrien suivit le Père Stéphane à travers les couloirs encombrés de pèlerins et déposa les valises au seuil de deux cellules nues.

— N'importe quel recoin m'aurait bien suffi, dit Rémy.

Le dominicain rejeta son manteau blanc et, sur un ton qui marquait l'habitude de commander :

— Nous sommes ici pour plusieurs jours.

Mais avec une véhémence qu'il ne maîtrisait guère, le jeune homme répliqua :

— S'il est à Jaffa, je le verrai ce soir. Qui peut nous empêcher de partir demain matin ?

Le religieux sentit renaître une résistance qu'il croyait mieux domptée et, non sans hauteur :

— Vous avez fait huit jours de voyage pour voir votre père, et vous lui marchandez les minutes !

— Il n'est peut-être seulement pas ici.

— Dites plutôt que votre décision n'est prise qu'à

[1] Epilogue d'*Heureux qui comme Ulysse...* (Cahiers de la Quinzaine, 1906).

moitié puisque le plus mauvais prétexte vous la fait remettre en question.

Et le moine ajouta plus doucement :

— Vous avez peur de le revoir.

— J'en ai hâte au contraire puisque vous ne me permettez pas de choisir un métier sans son approbation... Mais que ce soit fini le plus vite possible... Je le verrai ce soir.

— Il ne me suffit pas que vous lui déclariez vos projets ; ne l'oubliez pas, reprit le religieux. Sans les subsides qu'il vous envoyait chaque trimestre, vous n'auriez pas pu suivre d'études, et plus tard, sans son aide, vous n'auriez pas trouvé d'emploi. Or loin de l'en récompenser par votre conduite, vous vous êtes fait chasser de votre place. Je veux bien vous offrir la chance de vous rouvrir une carrière honnête, mais il a le droit qu'on le consulte.

Le jeune homme repartit :

— Quelle objection voulez-vous qu'il soulève ? Depuis dix ans qu'il s'est brouillé avec ma mère, il a subvenu à mon entretien — ce qu'il n'était pas forcé de faire — mais il ne s'est pas autrement soucié d'un fils qu'il savait ne pas lui appartenir !

— Vous n'avez pas à le juger, interrompit le moine. Il vivait loin de vous. Un marin ne quitte pas comme il veut le navire qu'il commande !

— Personne ne le lui demandait. Il est venu passer deux jours en France pour régler quelques questions d'intérêt. Avec Maman il n'a parlé que d'affaires et en dehors de bonjour et d'adieu, il ne m'a pas adressé une seule parole... D'ailleurs qu'est-ce que nous aurions pu nous dire ?

— En tant d'années, les conflits s'apaisent.

— Mais des scènes comme celle qui ont amené la rupture ne s'oublient pas !

— N'essayez pas de me faire croire que, devant vous, vos parents ne surveillaient pas leurs paroles !

— Je ne m'en sentais pas moins en plein milieu d'un drame, et mes petits camarades suffisaient à me mettre au courant du passé de ma famille, de la faillite de mon grand-père, des jolis métiers qu'exerçaient mes oncles... Et vous ne comptez pour rien les explications de ma mère elle-même, un soir où poussée à bout, elle m'entraîna dans sa chambre : “ Il veut t'emmener avec lui... Il prétend que ta famille est indigne... Mais il n'a pas le droit de te toucher... Il n'est pas ton père ! ” ...

— Que Dieu lui pardonne cette action-là !

— Oh, s'il y eut un coupable, si quelqu'un donna toujours l'impression de la mauvaise conscience, c'est lui, pas elle !

— Je vous ai interdit ce langage ! A qui votre mère doit-elle le bien-être qui ne lui a jamais manqué ?

Rémy rougit et pâlit aussitôt. Il murmura :

— Je reconnais ce que nous lui devons. Est-ce que sans cela j'irais le voir ?

Puis avec une résignation mal convaincue :

— Je vais demander... où il habite.

— Je m'en suis informé déjà. Un novice va vous y conduire.

Rémy semblait n'obtenir sur lui-même qu'une victoire difficile :

— Le seul objet sur lequel je voudrais l'interroger, vous savez bien qu'il ne m'est pas permis même de

l'effleurer. Je connais tout juste le nom de cet ami à la mémoire duquel il avait, paraît-il, facilement pardonné et dont il se félicitait que je sois le fils — sous prétexte qu'il vaut mieux être né d'un homme d'élite, que d'un père comme lui, chargé des plus fâcheuses hérédités...

— L'attitude était généreuse.

— Alors, qu'il y persiste ! Qu'il me parle de mon père puisqu'il affectait d'ignorer la jalousie !... Un rival mort il y a vingt ans ne peut plus grandement le gêner... Il est seul à l'avoir connu. Qui d'autre voulez-vous qui m'en parle ? Une fois ma tante Lucrèce a fait allusion à lui. Elle m'a dit : " Ta mère, n'a pas eu de chance. Elle a détesté toute sa vie le souvenir de l'homme qui lui a fait commettre une faute, et après quinze ans de remords elle n'a trouvé chez son mari qu'indifférence et que moqueries. "

— S'il y a un mystère autour de votre naissance, dit le religieux, ne vous faites pas un mal gratuit en y fouillant. Tous les hommes naissent dans le péché d'Adam, mais ils ne le sentent ni ne le savent. Vous aurez eu le privilège de ne pouvoir y fermer les yeux...

Rémy secouait la tête :

— Il n'y a pas de mystère... Je ne triomphe pas de mes préventions contre le mari de ma mère, c'est tout...

Le père Stéphane s'était levé. Redressant une stature tout à l'heure voûtée, il se rapprocha d'un pas qui d'avance décourageait toute révolte :

— Je sais quelle épreuve je vous impose, mon enfant. Mais n'oubliez pas les écarts dont vous vous êtes rendu coupable. Si vous ne m'aviez pas rencontré, vous seriez aujourd'hui aux abois. Vous n'aurez pas trop de l'aide de

tous les vôtres. Et qui peut prévoir si cette démarche n'est pas dans l'intérêt de votre mère elle-même ?

— Mais tout, s'écria Rémy, jusqu'à la tendresse que j'ai pour elle, m'écarte de lui. Elle aurait compris le dégoût, la colère, elle aurait accepté le châtiment, mais pas qu'on méprisât ses efforts et son désespoir... Elle a suffisamment souffert pour mériter enfin la paix d'un couvent. Or pour y être accueillie, il faudrait d'abord... qu'elle fût veuve !

Le Père Stéphane leva la main :

— Qui vous permet ?..

Rémy arrêta son reproche :

— Voilà, je pars.

— Pas dans ces vêtements de voyage.

— Si j'ose les porter devant vous, c'est qu'ils sont assez bons pour lui !

— Non, dans toute votre tenue, il faut que votre respect soit visible.

Et la volonté chancelante, Rémy restait immobile, accablé par l'appréhension et par la certitude que toute résistance serait inutile.

II

Un novice lui servit de guide par de roides escaliers, d'étroites places, des rues voûtées, jusqu'à l'entrée d'une cour obscure et d'assez sordide apparence :

— C'est là, dit-il.

Interdit, Rémy regardait les petites fenêtres borgnes :

— Ce n'est pas là... qu'il habite ?

— Si, c'est une auberge où on loue des chambres. Je vais demander s'il est ici.

Mais un brusque appel les fit se retourner tous deux :

— Monsieur Rémy !

Au seuil d'une porte basse, un grand gars en bourgeron blanc venait de se lever. Sans ses yeux bleus qui faisaient deux trous clairs dans un visage noirci par le hâle, on l'eût pris pour un homme du pays. Il sembla craindre de s'être trompé, puis s'écria joyeusement :

— Que si, voyons, c'est lui bien sûr !

Alors Rémy reconnut son ancien camarade de jeux, Martin, le frère de cette Brigitte qui tout enfant le poursuivait déjà d'agaceries et dont il haïssait maintenant jusqu'à l'image. Comment le petit mousse avait-il pris cet air de brigand et cette alerte audace toute pareille à celle de la sœur ? La surprise de Rémy fut si gênée qu'oubliant de tendre la main, il balbutia:

— Je venais voir mon père... Il est ici ?...

Martin ne se laissa pas décontenancer ou ne remarqua pas tant de froideur :

— Ça s'appelle une visite inattendue !

— C'est moi qui ne pensais pas te voir, dit Rémy.

Mais un instinct de défense lui fit établir aussitôt des positions nettes :

— J'accompagne un pèlerinage.

La phrase porta. Martin, plus discret, regarda la robe du novice. Rémy demanda:

— Tu es ici par hasard ?

— Vous ne saviez donc pas ?... J'y suis depuis cinq ans... depuis que le patron travaille en Syrie.

Déjà l'angoisse de tantôt reprenait le dessus et sans

avoir la force d'affecter plus d'intérêt, Rémy répéta :

— Mon père est ici ?

— Je vais voir. C'est lui qui n'en croira pas ses oreilles.

Et Martin disparut par ce qui semblait un couloir. Le novice demanda s'il pouvait s'en aller, mais Rémy n'écoutait qu'un bruit de pas qu'il s'imaginait percevoir au fond de l'étroit passage... On circulait, on fermait des portes... Enfin il se trouva suivre Martin, descendre, tourner, entrer dans une salle...

Quand, le soir, il voulut raconter au Père Stéphane les premiers moments de cet entretien, il se rappelait seulement que dans une pièce garnie de tables et de bancs, et qui semblait appartenir à quelque bar, il avait d'abord aperçu Cyrille au milieu de la chambre, debout. Il n'avait gardé souvenir ni de l'expression de son visage, ni de ses premières paroles. Il lui semblait pourtant qu'en entrant, il ne lui avait pas entendu repousser sa chaise pour se lever; que le marin devait être là, immobile depuis un instant, à mi-chemin de la table où était restée son absinthe, et qu'il n'avait pas voulu ou pu faire un pas de plus à sa rencontre. Il croyait encore se rappeler qu'après quelques répliques, ils étaient restés l'un en face de l'autre sans savoir que dire. C'est alors que montrant un banc Cyrille demanda:

— Tu prends quelque chose ?

On vint essuyer la table, apporter des citrons. Plus tard Rémy se souvint d'avoir, à ce moment-là, remarqué fraîches encore, les traces laissées par plusieurs verres, et sur un coin de la table un jeu de cartes, comme si son arrivée avait interrompu quelque partie et mis en fuite,

sauf un, tous les joueurs. Cyrille fit changer l'eau de la carafe, demanda du sucre. Il semblait s'ingénier à retenir un tiers dans la chambre. Il reprit enfin :

— Tu dis que ta mère va bien ?

Rémy n'avait pas prévu cet air fatigué, vieilli, cette barbe sous laquelle il ne retrouvait pas le bas du visage. Il répondit le plus posément qu'il lui fut possible :

— Elle passe toutes ses journées à l'hôpital... Elle s'est entièrement consacrée aux malades.

— J'espère qu'on n'abuse pas de sa bonne volonté, dit Cyrille... Elle est d'une santé délicate.

— On est au contraire toujours à la retenir. C'est elle qui ne croit jamais en avoir fait assez.

Puis commençant à reprendre conscience de l'attitude qu'il s'était promis de tenir, il ajouta, pesant sur les mots :

— Elle est très aimée... très respectée.

— Je voudrais bien voir qu'elle ne le fût pas ! dit Cyrille si simplement que Rémy dans le dépit qu'il en eut contre lui-même, se troubla davantage. Ses yeux croisèrent ceux du marin, mais au lieu d'un reproche, le regard qu'il y surprit acheva de le dérouter, tellement, dans toute autre occasion, il y aurait cru lire de timidité. Ce fut Cyrille qui reprit :

— Savait-elle que tu viendrais me voir ?...

— Non, fit Rémy.

— Elle n'ignorait pourtant pas ton itinéraire... et elle sait que j'habite ici...

Rémy dit à regret :

— J'ai prétendu... que je ne savais pas dans quel port je débarquerais...

Puis il ne put se retenir de rectifier, mais comme en s'excusant :

— Il est pourtant très rare que je lui cache quelque chose.

Une brusque lueur durcit le regard de Cyrille :

— Ton projet l'aurait donc contrariée !

Mais ce ne fut que l'éclat d'une seconde, car aussitôt, comme s'il redoutait un sujet si chargé de rancunes et de menaces :

— Tu accompagnes le Père Stéphane... Tu le vois donc toujours ?

— Je ne l'avais pas rencontré depuis trois ou quatre ans... depuis mes classes... Mais je l'ai retrouvé... providentiellement... Il m'a beaucoup poussé à ne pas choisir définitivement une carrière... sans t'avoir consulté...

Il attendit vainement le moindre signe de satisfaction.

— Je te croyais dans un bureau ?

— Non, fit Rémy.

— Je me l'étais laissé dire...

Le ton excluait toute espèce de doute.

— J'ai quitté ma place !

— Dernièrement ?

— À la fin de l'été.

— Ah... dit simplement Cyrille.

En silence il pressa le jus d'un demi-limon, le versa dans son verre :

— Tu ne t'y plaisais pas ?

— Non... ou plutôt...

Le jeune homme se reprit et cette fois avec toute l'hostilité qui couvait depuis tant de jours :

— On m'a fait des ennuis... C'est pourtant facile à com-

prendre... Je veux dire que j'ai eu... des difficultés... par ma faute, je le sais bien... à cause de stupidités !

Il cherchait ses mots, irrité de ne rien retrouver des paroles dignes et simples dont il s'était promis d'user. Aussitôt Cyrille tenta de lui épargner une gêne si visible.

— Tu me raconteras cela plus tard...

Le regard de Rémy se brouilla d'un voile qu'un battement de paupières dissipa :

— J'avais demandé des avances... plusieurs fois... A la fin on me les a refusées... J'avais besoin d'argent... la tête m'a tourné... j'ai dit des sottises... et mon chef m'a mis à la porte...

Cyrille ne témoignait d'aucune surprise. Il répéta, comme s'il craignait avant tout de voir le jeune homme s'humilier en d'autres explications :

— Plus tard, mon garçon, quand nous aurons refait connaissance...

— Mais il faut que tu puisses comprendre... pourquoi je dois accepter l'offre du Père Stéphane.

— Et qu'est-ce qu'il te propose ?

— Son ordre possède à l'étranger deux ou trois maisons... On pourrait m'y trouver un emploi, des écritures, de la surveillance. En dehors des religieux, il leur faut quelques hommes de confiance...

Il s'impatientait contre un hochement de tête de Cyrille où l'on n'aurait su lire ni blâme ni approbation :

— Tu te dis que c'est bien peu de chose... Mais d'abord je serai loin ; j'aime mieux ça !.. Quelle place est-ce que je pourrais trouver maintenant ?... Tu ne comprends pas que celle-ci vaut mieux que tout ce qu'on me donnerait en France !..

L'arrivée d'une demi-douzaine d'habitués du bar les interrompit. Ils saluèrent Cyrille en vieille connaissance ; mais déjà le marin s'était levé.

— Nous n'allons plus être tranquilles... Viens dans ma chambre.

A peine furent-ils dehors, qu'il voulut s'excuser de telles fréquentations :

— Ce sont des employés d'ici... Que veux-tu ? On n'a pas le choix...

Ils montèrent un petit escalier blanchi.

— La chambre n'est pas belle... et il doit y faire une poussière !.. C'est que je m'attendais si peu !..

Tant d'inquiétude achevait d'indisposer Rémy. N'y surprenait-il pas cette secrète bassesse à laquelle il s'était toujours attendu et qui s'effarouchait devant un juge ?

Mais l'aspect de la chambre renouvela sa perplexité. Il n'y régnait sans doute un semblant d'ordre que parce qu'elle était à peine meublée. Sur les murs nus, quelques photographies, presque toutes jaunies par le temps, images de Claire, de tante Lucrèce, de Rémy lui-même en communiant ou en lycéen. Et dans le milieu d'un panneau, encadré d'or, c'était encore l'agrandissement d'un petit cliché que tout d'abord il ne reconnut pas et qui vieux de quelques mois à peine le représentait en tenue de caserne. Il n'eut pas le temps de se demander comment un tel portrait se trouvait là. Rien qui ne contredît son attente : ces témoins d'une vie de famille secrètement continuée, et par-dessus tout, cette pauvreté à laquelle il se refusait encore de croire. Il demanda :

— Tu as une autre installation à Beyrouth ?

— Oh, fit Cyrille, on y est si mal !

Puis comme si, devinant le sens de la question, il avait honte de s'être trop livré :

— J'ai tant l'habitude de coucher à bord !...

Rémy regarda l'étroit lit de fer et l'armoire de bois teint. La petite chambre que si longtemps l'argent de cet homme lui avait payée, combien elle semblait agréable en regard de celle-ci ! Assis en face de Cyrille, il n'osait plus, sans gêne, observer la fatigue de ce visage usé. Il en oubliait de surveiller ses réponses... Il racontait maintenant la traversée... L'atmosphère s'allégeait... Inopinément leur conversation devenait plus facile.

Mais soudain Rémy laissa tomber la phrase commencée. Pourquoi ce visage décomposé, ce regard anxieusement attaché sur le sien ? Est-ce parce que, depuis un instant, il regardait là-bas, sans voir, ce dessin qui pendait au-dessus du lit ?... Qui représentait ce portrait d'un homme en vareuse, les mains tendues sur la poignée d'un aviron ?... D'abord il resta sans comprendre. Puis la respiration lui manqua... Il n'osait plus s'interroger... Il fermait sa pensée comme on rabat les paupières... Mais dans son immobile angoisse une folle certitude grandissait... Ce n'était pas un soupçon ; il ne raisonnait pas... Il *savait* seulement que c'était *lui*... A la pudeur qui lui brûlait le visage, il sentit qu'il ne se trompait pas, et que Cyrille lisait en son trouble... Et devant ses yeux qu'il ne savait où porter pour ne plus rencontrer ceux du marin, il semblait que reprît le mouvement du paquebot.

— Alors tu comptes... repartir dès demain ?

— Oui... c'est à dire... C'était notre intention...

L'un et l'autre de nouveau balbutiait.

— Et c'est pourquoi j'aurais voulu savoir... ton avis...

— Quel avis ?... Ah oui, tu demandais...

Puis avec une brusque inquiétude :

— Et si j'étais contraire... à ce que tu désires ?... Tu te dis que ce serait un peu violent, puisque rien ne t'obligeait à venir me consulter ?

— Non, mais il est impossible... que tu aies un autre avis !...

— Et pourquoi ? On ne se jette dans des partis pareils que quand on a tenté tous les autres !... Ecoute, mon garçon, j'ai une proposition à te faire... Si tu avais pu rester ici seulement trois ou quatre jours, je n'aurais pas osé... Mais puisqu'il faut que tu partes !... J'ai beau habiter la côte depuis cinq ans, je ne connais pas encore l'intérieur du pays... Si tes compagnons n'y voient rien à redire, je pourrais me joindre à vous... Je ne suis pas gênant... Et puis je pourrais peut-être vous rendre service...

L'esprit paralysé, Rémy sentait éperdument lui échapper l'argument péremptoire qui aurait dû, dès le premier mot, renverser le projet de Cyrille.

— Il se trouve justement que je pourrais quitter mes affaires... On admet n'importe qui dans un pèlerinage... Le Père Stéphane ne peut pas s'y opposer !...

A peine Rémy eut-il murmuré un confus : — Non... je ne pense pas... — que Cyrille en homme qui tombe sur sa proie :

— Alors c'est dit !

Il avait le front moite, les narines battantes et il était manifeste que rien ne lui ferait plus lâcher prise :

— Je te ramène jusqu'à ton couvent.

Rémy se leva, comme s'il se retrouvait de quinze ans

plus jeune, vaincu par une vieille habitude d'obéissance. Cyrille riait :

— Si je m'attendais à partir demain !

III

Dans le désordre du départ, le marin ne parut qu'au dernier moment, rasé, vêtu de neuf, les traits comme affinés par l'insomnie d'une nuit de travail. Rien qu'à l'air assuré dont Rémy lui vit aborder le Père Stéphane et toiser les groupes de pèlerins, le jeune homme eut le sentiment d'être trahi, de perdre tout soutien de la part de son entourage. Aussi fut-ce avec soulagement qu'il se laissa conduire vers un compartiment éloigné et qu'il sentit ses compagnons à l'abri d'autres regards critiques.

Le train démarra. Un paysage, d'abord de vergers fleuris, ensuite montagneux et aride, leur suffit pendant quelque temps. Les remarques du marin, prudentes encore, retombaient presque toutes sans écho.

— C'est la première fois que tu sors de France ?

— Oui, dit Rémy.

— Tu n'avais donc pas envie de voyager ?

Le jeune homme préféra paraître casanier que d'avouer la sollicitude bornée dont sa mère l'avait toujours attaché près d'elle :

— L'occasion ne s'est pas présentée.

Ce point préoccupait Cyrille :

— Pourtant tu n'es pas fâché de chercher un emploi qui te fasse voir du pays ?

Encore une fois il se gara d'une question qui risquait de le montrer en désaccord avec les siens :

— Je n'ai pas choisi.

— Tout de même, il faut que ça te plaise...

— Mais non, répéta Rémy, je n'ai pas le choix !

Et profitant d'un instant de silence, il se rejeta dans ses explications de la veille :

— Hier tu ne m'as pas laissé parler... Tu ne te rends pas compte comme j'ai gâché ma situation... Il y a trois ans, le hasard m'a fait retrouver une jeune fille avec laquelle je jouais quand j'étais petit. Elle était dévouée, mais d'une humeur fantasque. Nous sommes restés ensemble jusqu'à l'automne dernier...

Cyrille dit, pour le mettre à l'aise :

— Des plus forts que toi sont tombés dans les mêmes pièges.

— Pendant les derniers temps, je la sentais m'échapper. Je me suis affolé. J'ai fait des dépenses pour la retenir. Elle ne m'en a pas su gré... au contraire ! Quand mes affaires se sont embrouillées et que je n'ai plus su où donner de la tête, il faut croire que mon humeur s'en est ressentie. Je ne l'amusais plus...

— Tu n'avais donc personne à qui confier tes difficultés ?

— Pour qu'on me fasse des sermons !

— Non, un ami. Ta confiance dans le Père Stéphane n'allait pas jusque là ?

— D'abord je ne l'ai retrouvé que plus tard... Et puis... je n'aurais pas osé...

Cyrille murmura :

— Avec moi, cela ne te semble pas si difficile.

Rémy rougit :

— Oh, c'est qu'aussi tu me fais parler !

Inquiet de l'avoir effarouché, mais sans cacher son plaisir Cyrille lui posa la main sur le genou :

— Il n'y a pas de mal, mon petit, loin de là !

Comme le train pour un moment faisait halte, Rémy vit Martin qui, pour se dégourdir, allait et venait le long de la voie. L'inattendue présence de l'ancien mousse déjouait toutes ses réticences.

— Parbleu, dit-il subitement désarçonné, je ne sais pas pourquoi je bavarde... Tu es au courant !...

— En effet, je savais quelque chose. Martin m'avait parlé de sa sœur et de toi.

Les souvenirs de Rémy se mettaient bout à bout, l'enfermant dans d'étroites mailles.

— Comment ça ne m'a-t-il pas crevé les yeux ?... C'est par eux que tu as eu ma photographie... Tu savais déjà mon renvoi !...

Cyrille ne niait pas.

— Ce qu'ils ont dû te faire croire de mensonges !

Alors dans l'impatience de se justifier, oubliant toute fausse gêne, il se mit à parler avec un ressentiment passionné, comme s'il tenait enfin une sorte de revanche :

— Je n'avais pas le courage de prévenir Maman, mais elle reçut une lettre du bureau... On ne croirait pas qu'on ose survivre à une après-midi pareille... En rentrant chez moi, j'ai trouvé ma chambre vide. Brigitte était partie avec toutes ses hardes, sans laisser d'adresse à personne... C'était sage de sa part !

— Qu'est-ce que tu lui aurais fait ? dit Cyrille.

— Tu peux pourtant te figurer l'état où j'étais... Oui, c'était sage.

Cyrille hocha la tête :

— On projette des vengeances, mais quand on en vient aux prises... Es-tu sûr qu'elle courait grand risque ?

Rémy restait interloqué.

— En es-tu bien sûr ?

Le jeune homme se troubla :

— Et comment veux-tu que je le sache ! dit-il avec colère.

Le religieux survint, sans qu'ils eussent l'esprit l'un ou l'autre à feindre une conversation différente, de sorte qu'il y eut une seconde d'embarras.

— Vous a-t-il parlé de nos projets ?

— Mal encore, fit Cyrille.

Enervé, Rémy se hâta d'intervenir :

— Oh, il y a bien le temps !

— Non, dit le moine en prenant un accent d'une certaine solennité. La vraie raison qui m'a fait vous amener Rémy, c'est le désir qu'il pût vous consulter. Quand un père a fait preuve d'une sollicitude irréprochable, nous refusons d'assumer une autorité qu'il a seul le droit d'exercer.

Cyrille essaya un demi-sourire, mais ne parvint qu'à tordre un peu les lèvres et pâlissant :

— Mon Dieu, Monsieur, vous devez être au courant de mes affaires de famille. N'embrouillons pas ce qui est simple et ne m'affublez pas d'une qualité qui, au su de chacun de nous trois, ne me revient pas.

Le silence ne fut interrompu que par les chiquenaudes sous lesquelles, sans oser lever les yeux, Rémy faisait s'envoler la poussière du drap de la banquette. Le religieux ne se laissa pas dérouter :

— Vous êtes père légalement, dit-il. Vous l'êtes selon

les Sacrements. Qui sommes-nous pour ratiociner là où l'Eglise elle-même s'interdit toute enquête ? Vous êtes-vous conduit autrement qu'en père ? Un seul des conjoints n'a pas le pouvoir de mettre à néant la famille. N'y a-t-il donc dans la vie que des questions de chair ?

— J'ai toujours réclamé cette paternité-là, dit Cyrille sur un ton où ne perçait plus de bravade. J'ai passé pour un fou...

Puis avec une franchise un peu gauche, tendant la main :

— Qui sait si nous ne pourrions pas nous entendre ?..

Et il ajouta :

— Je vous demande pardon... Il y a des sujets où je ne sais pas garder mon sang-froid.

Le religieux ne marqua aucune impatience :

— Vous savez le passé ; je ne veux donc parler que de l'avenir. Une préoccupation a dirigé toute l'éducation de Rémy, c'est qu'il fût apte à mener une vie régulière. Parmi ceux qui portent son nom, plusieurs n'ont pas évité de fâcheux écarts. Sa mère a tâché de lui donner le goût du travail et de la droiture, et malgré une cruelle déception, je ne crois pas qu'elle y ait échoué. Un moment d'égarement a fait connaître à Rémy l'angoisse de manquer brusquement d'appui, de se trouver rejeté de la vie sociale. Ses remords m'ont paru sincères et, pour les mettre à l'épreuve, je lui ai prescrit une vie laborieuse, près de nos missionnaires, au loin, jusqu'à ce que je puisse me porter garant de lui. Alors, avec l'appui de tous ceux qui lui veulent du bien, nous pourrons, j'espère, lui refaire une vie honnête et utile. Ce n'est pas en un tel moment qu'il pouvait se passer de votre soutien et je

pense que vous m'approuverez de l'avoir conduit jusqu'à vous.

Cyrille s'était retenu pour ne pas interrompre ; maintenant il hésitait. Il dit enfin :

— Si Rémy était venu... de son propre mouvement... je ne cache pas la joie qu'il m'aurait causée... Mais puisque... ce n'est pas le cas... il ne me reste qu'à vous remercier.

Il fit une pause, puis assez nerveusement :

— Il y a beaucoup à dire à vos paroles. Pour ce qui est de la droiture, j'aime à penser qu'elle est innée chez ce garçon ; car la duplicité, je ne sais pas où il l'aurait prise. Quant à une vie sédentaire comme celle qu'il menait, on en a le goût oui ou non.

Le moine dit vivement :

— Le caractère peut se former !

— Il peut aussi regimber au dressage !

Le Père Stéphane tâcha de plaisanter :

— Voilà notre Rémy sous l'aspect d'un poulain rétif ! Est-il vrai qu'on ait fait violence à votre vocation ?

Mais Rémy ne dominait plus son malaise :

— Je ne comprends pas ce que vous discutez ! Est-ce que je me suis plaint ?...

— Ne te fâche pas, dit Cyrille. Si tu t'étais laissé contraindre à faire, contre ton gré, l'office de gratte-papier, j'espère du moins que tu ne l'avouerais pas.

— Ah, Monsieur, riposta le moine avec énergie, ne dépréciez pas à ses yeux un travail sans éclat mais qui peut lui valoir une vie décente et probe. Sa conduite a prouvé que plus de prétentions n'allaient pas sans péril.

Qu'il soit honnête d'abord — avec les buts les plus modestes !

La véhémence de cette sortie fit baisser le ton du marin :

— Modeste, modeste, murmura-t-il, encore faudrait-il ne pas l'être trop ! — Oui, continua-t-il avec force, ne pas déprimer l'ambition de ceux qui valent quelque chose, en leur proposant l'avenir de propres à rien !

— Vous n'avez pas compris...

Mais Rémy se leva :

— Ce qui est décidé, est décidé ! Personne ne songe à revenir là-dessus !

La détresse de ce cri ramena le silence. Rémy alla s'asseoir à l'autre bout du wagon, pour ne plus détourner les yeux du paysage et s'échapper dès qu'il lui fut possible.

Sur un marchepied, Martin pelait une orange :

— Je n'ose pas vous en offrir, M. Rémy. Il n'y a que de la peau. Je les ai achetées en route. Pas eu le temps avant le départ. Quelle presse !

Rémy n'écoutait guère.

— Ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous nous avez fait passer une nuit d'enfer. On devait partir ce matin. Il a fallu décharger la cargaison... Bien heureux si nous n'avons pas d'histoires !

— Mon père disait qu'il était justement libre.

— Jamais il n'avait pris tant d'engagements! Mais allez le raisonner. Il pouvait bien vous rejoindre dans huit jours — je ne le dis pas pour les commissions que j'y perds...

La contrariété de Rémy dépassait sa surprise :

— En effet... c'est absurde... Si seulement j'avais su!...

Il allait passer outre, mais un réveil d'angoisse, un nouveau besoin de certitude le poignit. Il s'assit à côté de Martin. Quelques questions sur les occupations de Cyrille lui parurent suffire pour rompre les chiens.

— Il a toujours habité ce petit logement?

— Oui, que je sache.

— Avec tous ces portraits sur les murs, on se croirait en famille... Rien que des visages de connaissance... Sauf un...

Il ne pouvait plus reculer :

— Ce marin assis dans une yole?...

— J'ai toujours vu ça là.

— Tu ne lui as jamais demandé... qui c'était?...

— Non, mais ce n'est pas difficile.

Rémy ne fit même pas l'effort de détourner l'attention de son compagnon et resta sur un morne :

— Oh, ça n'est pas la peine...

IV

Le cortège des pèlerins pénétra dans une petite chapelle basse. Rémy de loin les regardait, soucieux de ne pas les perdre de vue.

— Nous sommes bien ici, dit Cyrille. Asseyons-nous. Tu as assez vu d'églises pour aujourd'hui et tu n'as seulement pas regardé devant toi.

Par delà la vallée, au-dessus de son rempart, la Cité sainte s'élargissait comme un solennel tabernacle.

— Tu as beau dire que je croupirais dans un petit emploi de comptable, je pourrais me faire quelques rela-

tions. Il n'est pas impossible qu'on m'envoie en Extrême-Orient et là tu dois avoir des amis.

Cyrille parut à peine remarquer cette première requête de son aide.

— Oui, dit-il, j'ai quelques amis, mais guère faits, je le crains, pour s'entendre avec ceux que tu fréquenteras. Ne va pas t'imaginer Dieu sait quoi. Les uns sont de petites gens qu'il est de bon ton de paraître ignorer, les autres n'aiment pas les Européens.

— Et ceux-ci comment les connaissais-tu ?

— Oh, je ne suis pas comme les autres. A la maison, si l'on t'a parlé de moi, ç'a été pour te le dire. Je comprenais leurs façons d'être et j'ai pu en obliger quelques-uns. J'aimais surtout un vieux mandarin que par un grain, j'avais eu du mal à recueillir à bord, avec les passagers de trois jonques chavirées.

Cyrille ne se méprenait plus sur ce regard avide qu'au moindre récit, maintenant, il était certain de surprendre. Il raconta le sauvetage, le manque de vivres, et comment promesses, menaces, répressions avaient à peine pu maintenir à son poste l'équipage démoralisé.

— Et si tu n'avais pas été là ?

Cyrille se mit à rire :

— Tu as toujours l'air ébaubi qu'on puisse tenir en son pouvoir l'existence d'autres hommes et qu'on sache faire quoi que ce soit dont tout le monde ne serait pas capable.

— Non, mais je ne m'étonne plus qu'une pareille action... t'ait fait apprécier...

— C'est ce qui te trompe. Il avait fallu, pour nous alléger, jeter à l'eau des caisses de volailles. J'ai dû les

payer de ma poche. C'est tout ce que j'y ai gagné sur le moment, car mon vieux savant ne s'est souvenu de moi que beaucoup plus tard.

— Jamais on ne m'avait raconté cette histoire, dit Rémy malgré lui...

Cyrille paraissait s'absorber dans le spectacle de la ville.

— Penses-tu, dit-il tout à coup, que je ne me serais pas fait une situation toute autre, si j'avais eu l'espoir que mon travail ne serait pas perdu ?... Mais que veux-tu ?... Tout seul... On ne peut pas se passer de famille, pas plus moi que ta tante Lucrèce... Elle la concevait d'une façon, moi d'une autre... Mais dans le fond, nous nous ressemblions... Pourquoi me serais-je éreinté ?... Pour gagner un peu plus ?... Vous aviez le nécessaire... Oui, j'aurais travaillé davantage. Il n'y avait quelquefois qu'à ramasser les affaires... Mais j'aimais autant rester dans mon coin, à fumer du matin au soir... Au commencement, j'étais différent... rien ne me rebutait...

Il ajouta :

— Dans ce temps-là, tu étais grand comme ma botte... Tu ne songeais pas encore à plaire à un chef de bureau et tu ne courais pas le monde avec les bons Pères.

— Oh, quand j'étais tout petit...

— Quand tu étais tout petit ?

Rémy n'acheva pas.

— Quand tu étais tout petit, on ne t'avait pas encore fait peur de moi... et de la vie.

— Je n'ai pas peur !

— Si, de la vie ! De moi, c'est autre chose. J'emploie ce mot pour n'en pas dire un autre. Eh, mon garçon, je ne te le reproche pas... je t'ai abandonné à ta mère sans

te défendre. Elle avait eu le temps de prendre trop d'avance dans ton cœur... Crois-tu que je n'aie pas compris les dispositions dans lesquelles tu es venu ? Ne nie donc pas ! Ce n'est pas le moment de se payer de phrases.

— Je ne savais pas moi-même, dit Rémy.

— Mais, encore maintenant, j'ai bien vu que je te contrariais en m'obstinant à vous suivre.

— Ce n'est plus la même chose...

— Il y a dix ans, c'est alors que je n'aurais pas dû céder. Ah, si je t'avais emmené, tu n'en serais pas à te faire renvoyer à cause de quelques centaines de francs donnés à une fille !... Ce qu'aujourd'hui je peux t'offrir n'est pas bien séduisant...

Rémy regardait devant lui sans avoir l'air d'entendre.

— A vrai dire, c'est Martin qui déniche bien des marchés. Je l'ai intéressé ; il se remue. C'est un homme à tout faire, pourvu qu'il y gagne... Toi près de moi, je reprendrais goût au travail.

— Tu sais bien, dit Rémy, que je ne pourrais t'apporter aucune aide. On ne m'a rien appris qui puisse servir à quoi que ce soit.

— Que diable, tu n'es pas encore si vieux. Tu aurais vite fait d'apprendre. Qu'est-ce qui peut t'arrêter ? Tu ne mets pas cette vie-là en balance avec celle que t'offrent les Pères ?

— Oh, ce n'est pas cela !

— S'il veulent ton bien, comme tout le donne à penser, ils renonceront à leurs projets.

— Je te dis que ce n'est pas cela !

Le tirant par l'épaule, Cyrille le força de se tourner vers lui :

— Alors qu'est-ce que c'est ?... Tu ne veux pas le dire ?

— J'ai promis... de m'en tenir au plan du Père Stéphane.

— Promis à qui ?

Rémy n'eut pas besoin de prononcer de nom, et lâché par Cyrille il se détourna de nouveau.

— Et tu crois... les préventions de ta mère si fortes... que ton intérêt ne compte plus pour elle !..

Rémy ne répondait pas.

— Voyons, elle ne cherche pas à se venger... Elle n'est pas butée... Tu lui expliqueras nos raisons...

Et comme le jeune homme secouait la tête, il sauta sur ses pieds.

— Que fais-tu, dit Rémy... Tu ne vas pas trouver le Père Stéphane !... Qu'est-ce que tu veux lui dire ?

Inquiet, il suivit le marin, entre les oliviers, jusqu'à l'entrée de la chapelle souterraine. Le Père Stéphane se tenait au bas des degrés où Cyrille l'accosta :

— Pouvez-vous nous écouter quelques instants !

Et dès qu'ils furent dehors :

— Viens, Rémy. Tu dois nous entendre.

Ils s'assirent sur des tombes sans âge, éparses parmi l'herbe brûlée. Ce fut le jeune homme qui prit l'offensive :

— Vous savez la promesse que j'ai faite à ma mère. Vous étiez présent. Dois-je la tenir, oui ou non ?

— C'est mal poser la question, dit Cyrille. L'avenir que vous offrez à ce garçon est pauvre et morne. C'était déjà beaucoup de bienveillance que de le lui trouver, mais vous me permettrez d'être plus ambitieux. S'il veut travailler avec moi, il n'aura pas à s'en plaindre... Ce qui

l'arrête, c'est une promesse faite à sa mère. J'ai tout lieu de croire que mes représentations ne seraient pas auprès d'elle d'un grand poids ; mais il suffirait d'une intervention comme la vôtre, pour qu'elle cédât sûrement.

Le religieux prit son temps pour répondre :

— Je ne vous cacherai pas que dès le premier jour, votre attitude m'a surpris par une certaine prudence, une sorte d'hésitation à affirmer qu'en dehors de la ligne droite il n'y a qu'embûches et que déceptions. Oh, je serais embarrassé de citer des faits. C'est toute votre manière d'être qui est éloquente et qui grise ce garçon d'une indulgence délétère... Non, laissez-moi parler. Je n'avance rien qu'à bon escient. Depuis ces quatre jours, Rémy n'est déjà plus le même. S'il obéit encore, c'est avec plus de peine et dans une sorte d'étonnement à devoir reprendre le joug. Il sent bien que vous ne flétrissez pas aussi sévèrement que moi ses plus graves désordres.

— Désordres, s'écria Cyrille avec irritation, vous recourez tout de suite aux grands mots !

— Quand je disais que vous le flattiez !

— Je ne flatte pas ; je remets au point.

— Affaire de définition. Mais puisque vous vouliez mon avis, le voici : les vôtres ont été sages de penser que l'honnête homme qui méprise les lois de la famille est pour elle le plus dangereux adversaire. Et ils ont bien fait de vous repousser, malgré votre indulgence, car vos qualités elles-mêmes ne peuvent plus avoir qu'une vertu destructrice. Si Rémy cherche la voie la plus facile, qu'il vous suive sans hésiter. Mais si, avant de profiter d'un avantage, il tient à le mériter, s'il se rend compte qu'une volonté mise à l'épreuve est plus précieuse que le succès,

s'il se soucie de ne pas décevoir tous ceux qui l'aiment...

— Je vous en prie, cingla Cyrille, ne parlez que pour vous...

— Disons : tous ceux qui se préoccupent de sa vie intérieure plus que de ce que vous nommez son avenir. Si, dis-je, il en a le courage, il ne se dédira pas.

Rémy voulut parler.

— Non, ne répondez pas encore. Je ne veux pas d'une décision arrachée par surprise. Achevez votre journée à suivre le pèlerinage et dans un endroit sanctifié par le sang de Notre-Seigneur, Dieu ne refusera pas de vous éclairer.

— Permettez, commença Cyrille avec violence...

Mais le moine l'interrompit :

— Je m'engage à ne rien lui dire, à ne pas le rencontrer même. Voulez-vous faire de même ? Avec une telle discrétion de notre part, quelle décision pourrait être prise plus valablement ?

Cyrille ne parvenait pas à répondre. Il écrasait l'une contre l'autre les paumes de ses mains jointes. Ce fut Rémy qui se leva :

— A ce soir, murmura-t-il.

V

La nuit tomba sans qu'il eût encore regagné la maison religieuse.

Passant la porte voûtée de l'ancien rempart, sa fatigue lui fut un prétexte à s'attarder encore, et il s'assit, caché derrière la foule, dans l'obscurité fraîchissante.

Une voix chuchota derrière lui :

— Vous cherchez quelqu'un ?

Il sursauta. Martin rôdait les mains dans les poches.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me demandais, si par hasard... vous n'aviez envie de rien !

— De quoi ?

— Dame, de ce qu'on n'est pas fâché... de trouver à notre âge !

Rémy fit un mouvement brusque :

— Laisse-moi tranquille !

— Dieu merci, le patron est plus dégourdi que vous. Mais vous n'avez pas toujours été de cette humeur-là !

— Si tu te permets un mot de plus !...

— Oh là, tout beau ! Vous n'avez pas le droit de vous donner ces grands airs de vertu. Sans le patron qui a payé Brigitte pour qu'elle cesse de vous voir, vous seriez encore avec elle ! C'est lui qui vous en a débarrassé, car elle ne demandait qu'à ne pas vous perdre. Vous ne voulez pas le croire ? C'est par moi que passaient les nouvelles. Puisque vous boudiez votre père, il n'avait pas d'autre moyen de savoir ce que vous deveniez. Ah il y a mis de l'entêtement ! Moi je me disais — excusez ! — : Brigitte touchera d'un coup plus qu'elle ne recevra jamais de son amoureux. Et on a fini par la faire céder.

L'immobilité de son adversaire lui prouvait assez que chaque mot faisait son ravage.

— Mais si ça vous déplaît, M. Rémy, on pourra peut-être y remédier. Vous voulez savoir ce que le patron m'a dit ce soir ? Je ne l'ai pas souvent vu dans un tel état. Eh bien il m'a demandé l'adresse de Brigitte, et si elle vivait encore seule... Mon Dieu, que j'ai dit,

vous ne voulez pourtant pas la faire revenir ? — Ça, rendez-lui justice : il n'a pas répondu tout court que si. Mais il s'est embrouillé dans une phrase...

Le mouvement d'une canne levée fit reculer Martin de deux pas et il siffla d'une voix haineuse :

— Savez-vous quoi ? Vous auriez mieux fait de rester chez vous, que de venir par ici brouiller les cartes.

Dans un bourdonnement où tout devenait irréel, Rémy laissa tournoyer maisons, route, lumières du portail et de l'escalier. Il entra sans frapper chez le Père Stéphane qui rien qu'à voir sa mine se leva de la table où il écrivait :

— Que vous est-il arrivé !

Rémy chancelant, battait des paupières.

— Pouvons-nous partir demain... dès l'aube... sans que personne le sache ?... Vous m'aviez offert de m'emmener en Galilée....

— Alors votre décision est prise ?

Rémy fit signe que oui.

— Vous le lui avez dit ?

— Pas encore...

Avec une bonté rude, le moine lui prit la tête entre ses mains.

— Je voudrais pouvoir lui parler à votre place, mon enfant, mais il ne me croirait pas. Il faut que ce soit vous.

— Oh, s'écria Rémy, soyez tranquille, j'ai des choses à lui dire !

Le religieux continua :

— C'est à moi de m'humilier et de vous demander pardon. L'instinct qui vous avertissait voyait plus juste

que mes raisonnements. Je vous arrache de votre père après vous avoir forcé de vous rapprocher de lui... et votre réluctance d'alors me rend timide devant celle d'aujourd'hui... Dieu veuille que cette fois je ne fasse pas erreur !

Jamais Rémy ne lui avait vu pareilles hésitations et pareil trouble.

— Ne vous découragez pas si votre esprit ne renonce pas du premier coup à la vie mouvementée que vous aviez entrevue.

— Je vous assure que je n'y pense déjà plus.

— Je préfèrerais pourtant avoir à vaincre un tel regret qu'un mouvement de votre cœur.

— Oh, dit Rémy, en quatre jours l'affection ne fait pas beaucoup de chemin !... Ce n'est pas non plus un besoin de tendresse qui me rapprochait de lui... Vous saviez quelles étaient mes préventions... Mais ce qui malgré mon antipathie me poussait à vous obéir... ce que tout de même j'espérais...

Il s'arrêta, puis :

— Avec le temps j'aurais peut-être obtenu de lui quelques éclaircissements sur le passé... Mais il n'est plus question de cela... J'ai bien vécu dix ans sur deux malheureuses phrases échappées à mes parents dans une heure de crise. On peut, comme vous dites, se passer de savoir... Seulement cette fois c'est définitif !...

Il se décida brusquement :

— Si vous le voulez absolument, je lui dirai que nous partons demain, mais il vaut peut-être mieux qu'il ne le sache qu'après.

— Allez, dit le moine.

Alors, allégé d'une partie de son appréhension, il n'appartint plus qu'à sa colère. On lui dit qu'il trouverait Cyrille dans le parloir. Il y courut. Parmi les groupes qui causaient, assis çà et là, il ne perçut qu'un regard et il en fut fouillé d'une telle interrogation que, d'instinct, se figeant, il tâcha de fermer son visage. Il sentit qu'il tenait Cyrille comme suspendu dans le vide, et peu à peu il l'y laissait s'enfoncer. La dureté de l'épreuve redressa le marin, et en homme qui sait qu'il n'y a pas à se débattre quand on coule à pic, il dit avec un effort qui jouait le calme :

— Veux-tu que nous allions causer dans le jardin ?

— Nous serons bien dans ce coin-là, dit Rémy montrant une table isolée.

C'était se mettre à l'abri des grandes scènes à sentiment et dès qu'ils furent assis :

— Je viens de rencontrer Martin. Il m'a raconté ton intervention pour me séparer de Brigitte... Naturellement j'étais loin de m'en douter... Je te dois beaucoup de remerciements.

— N'importe quel père en aurait fait autant.

— Peut-être, mais n'importe quel père ne se serait pas permis ce jeu pour le plaisir d'intervenir dans la vie de son fils et s'amuser dans la suite à défaire ce qu'il avait combiné.

— Je ne comprends pas.

— Tu as demandé l'adresse de Brigitte ?

— Ah, il t'a dit cela aussi !

— Et je n'ai même pas eu à lui payer ses confidences. Il m'en a comblé de lui-même. Fâcheux que ton homme à tout faire ne garde pas mieux les secrets !

— Et tu en as conclu tout de suite que j'allais te

jeter cette fille dans les jambes, elle que j'avais mise dans l'alternative d'accepter quelques sous ou d'avoir à s'expliquer avec la justice — car le peu d'influence que je puis avoir gardé chez vous je ne l'avais pas ménagé. Mais quand tout se ligue contre moi, quand pour me réduire toutes les armes sont bonnes, qu'on pèse sur ta conscience, qu'on t'arrache des promesses, qu'on appelle à l'aide le bon Dieu lui-même, tu trouves mauvais que seul contre cette bande je compte, fût-ce pour ne pas m'en servir, mes deux ou trois pauvres atouts et que la vaurienne à qui je te disputais autrefois me paraisse bien inoffensive à côté de ceux qui te tiennent aujourd'hui sous leur coupe !

L'arrogance de Rémy tomba :

— J'ai trop souffert de cette histoire pour désirer qu'elle recommence.

— Tu en as souffert, mon pauvre enfant. Tu y as aussi remporté ta première victoire sur toi-même. Crois-tu ne pas y avoir appris plus qu'à la messe et même qu'au lycée ?... On t'a élevé comme un sage petit garçon qui dans la vie n'aura qu'à bien faire son devoir. J'aurais pris une autre méthode ; mais c'est fait ; je n'ai rien à dire. Le malheur c'est que moi, au contraire, je n'ai pu me frayer mon chemin qu'à force de batailler. Je connais la vie en homme qu'elle n'a pas gâté et qui n'a pas eu le loisir de s'attarder à des vétilles... Seulement ce qui est dur... c'est qu'on t'a bourré de principes, et que tu crois pouvoir me juger...

Démonté, Rémy se taisait.

— Il y a bien des griefs sur lesquels je serais prêt à passer l'éponge, mais celui-là !...

Cyrille n'acheva point. Trop d'amertume remontait à

la fois... Quelques minutes passèrent... Des gens étaient venus s'asseoir tout près et Rémy, de crainte d'être entendu, n'osait essayer d'expliquer.

Alors se sentant faiblir, il tâcha de brusquer le départ. Il se leva ; comme Cyrille ne semblait pas avoir remarqué son mouvement, il dit :

— Bonsoir.

Le marin redressa la tête. Il parut se souvenir qu'il était là pour entendre d'autres paroles... Il ne savait que faire de celle-ci... Rémy répéta :

— Bonsoir.

— Tu pars... déjà ?

— C'est que j'ai marché des kilomètres... je vais retrouver mon lit.

— Alors ?.. à demain ?..

Le facile mensonge qui eût écarté tout soupçon, Rémy n'en venait pas à bout. Mais sentant l'hésitation le trahir, il demanda :

— Où va-t-on demain matin ?

— Je pense, au tombeau des Rois...

— Donc on ne part pas de bonne heure. On pourra dormir...

Il tendit la main mais sentit qu'il ne pouvait s'en aller ainsi. Comme pour se faire pardonner la bassesse de sa fuite il se pencha et, pour la première fois, d'une étreinte maladroite et forte, il embrassa Cyrille.

Sa valise bouclée, il écrivit :

“ Je n'ai pas eu le courage de te donner les explications que je te devais. Je craignais de ne pas savoir exposer mes raisons, de manquer d'arguments et que ma

décision ne te parût faible parce que je l'expliquerais mal.

Il faut que j'agisse comme je le fais. Tous les souvenirs que j'ai de maman et de toi m'y forcent. J'ai été mêlé trop tôt à vos dissentiments. J'ai dû m'efforcer de prendre parti. Je ne peux pas vous voir avec d'autres yeux qu'autrefois... Et puis, il y a que je doute de moi depuis les sottises que j'ai faites ; il me semble que je n'ai plus le droit de tenir compte de mes préférences...

J'ai passé une journée affreuse. C'est dire que le renoncement me coûtait. J'étais à bout quand j'ai rencontré Martin sur la route. Et je n'aurais pas dû parler dans le premier mouvement de colère...

Ne crois pas que notre rencontre ait été inutile. Sur bien des points je jugeais mal et même si, bien souvent, je me défendais contre tes paroles, je ne les ai pas oubliées pour cela. — Ne crois pas davantage que ce soit la faute du Père Stéphane. Ses arguments non plus ne sont pas tous irréfutables... — Dans le tourbillon de désirs contraires où je ne savais plus quel conseil écouter, une voix seule l'a emporté, celle de maman. Elle me semblait si forte, si sûre,.. la seule qui me soit imposée par mon existence même et que je ne puisse contester.

Il vaut mieux que je lui obéisse. Ne m'en veuille pas. Je n'oublie aucune des bontés que tu as eues pour moi.

Ton fils R. »

VI

L'étape ne fut atteinte qu'à nuit close.

— La journée de cheval vous a donné faim, dit le reli-

gieux comme Rémy dévorait d'un air morne le frugal repas monastique.

Le jeune homme ne toucha plus d'aucun plat.

Ils se quittèrent sur le palier.

— Même les scrupules les plus délicats ne viennent pas tous de Dieu, mon enfant. Veillez à ce qu'ils ne vous paralysent pas.

Et ce fut comme au soir des rentrées de collège, sur le seuil du dortoir, une rapide poignée de main, d'élève à maître.

A peine eut-il fermé sa porte qu'un muletier l'entrouvrait doucement :

— C'est pour votre cheval. Il boite. Venez voir.

D'instinct Rémy baissa la voix.

— Qu'est ce qui lui est arrivé ?

— Un clou probablement, venez.

Le mensonge était si évident qu'avec des battements de cœur, Rémy n'osa questionner davantage.

— Ne fais pas de bruit !

L'homme, devant lui, descendit à pas de loup, ouvrit avec précaution une porte de service. Manifestement ce n'était point la direction de l'écurie. Derrière le mur d'un potager, la campagne s'ouvrit, mamelons d'herbe rase sous une nuit laiteuse et glacée.

L'homme disparut. Deux chevaux étaient attachés à un olivier. Les jambes coupées, Rémy chercha des yeux... Derrière lui, collé au mur, Cyrille semblait faire partie de la pierre.

— Tu ne pensais tout de même pas... que je me contenterais de cette lettre...

— Pourquoi es-tu venu... je ne peux rien dire d'autre que ce que je t'ai écrit... je ne veux pas discuter...

— Mais moi je ne peux pas m'effacer ainsi... Il y a seulement quelques jours, je n'existais pour toi que de nom... Il est bien naturel qu'en un quart d'heure tu puisses me mettre de côté... Mais pour moi, c'est une autre affaire...

Il s'était rapproché d'un pas.

— J'ignorais sur ton compte beaucoup de ce que j'aurais voulu savoir, mais je te suivais d'année en année... J'ai pu me procurer jusqu'à des lettres de toi, pour voir ton écriture... Je connais tes goûts, même tes petites manies... J'en étais réduit à me documenter par les bavardages d'une fille. Et pourtant j'ai toujours fait mon possible pour l'écarter de toi quand même...

Comme il ne distinguait pas les traits de Rémy ses paroles allaient au hasard.

— C'était enfantin vraiment de t'imaginer que je ne trouverais pas votre piste... Ce n'est pourtant qu'à midi que j'y suis parvenu, grâce à un voyageur que vous aviez croisé... Tu vois que je n'ai pas perdu mon temps, malgré une scène terrible avec Martin, qu'avant de partir j'avais mis à la porte et qui m'a rejoint à deux heures de marche, espérant me faire changer d'avis...

— Pourquoi l'as-tu chassé ?

— Cela me regarde.

Rémy se défendit avec une tranchante angoisse :

— Tu essaies de faire autour de toi la solitude... pour qu'après cela, mon départ paraisse inhumain... Tu n'as pas le droit de me forcer par de pareils moyens. Je t'ai avoué mes hésitations... Mais je n'en ai plus... Mon

parti est pris... Tu ne devrais pas essayer de le remettre en question.

Tant d'âpreté fit chanceler Cyrille. Il sentit sa cause perdue.

— Si tu avais encore quatorze ans ; murmura-t-il... comme la dernière fois... je te prendrais par la peau du cou et je te mettrais sur mon cheval... Malheureusement je crois qu'aujourd'hui... je ne serais pas le plus fort.

Des silences séparaient tous ses mots :

— Il est amer pour un homme qui prend de l'âge... de dépendre de l'orgueil d'un tout jeune homme... J'ai fait autrefois le prodigue de mes droits... J'étais plus courageux que je ne suis maintenant... plus fier aussi...

Désespérément ses yeux tâchaient de percer l'ombre que sur le visage de Rémy, le bord d'un feutre rendait plus épaisse. Le jeune homme balbutia péniblement :

— Ce n'est pas une affaire de droit... mais d'affection...

Sûr d'avoir écrasé toute réplique, il voulut pallier la brutalité de son coup :

— L'affection... tu disais toi-même qu'elle est plus forte... que tous les autres liens... Mais il y a tout de même autre chose encore... Il y a tout de même que malgré tout... Maman est Maman...

Ce fut fini. Cyrille mit ses mains sur les épaules du jeune homme, le regarda longtemps, secoua la tête. Avec précaution, il souleva le chapeau de Rémy pour mieux voir ses traits... Quand il parla, ce fut d'abord d'une voix si mate qu'elle semblait devenue indifférente :

— Oui, ... tu as raison... ta mère est ta mère... Et le seul qui aurait pu... parler après elle... n'est plus là...

Il ajouta :

— Ah, si ton père n'était pas mort, ce n'est pas lui qui te laisserait de la sorte gâcher ta jeunesse.

Rémy resta figé comme si la vie se retirait de ses membres.

— Car il n'était ni timide, ni satisfait de peu... et il n'admettait pas la médiocrité chez ceux qu'il aimait.

— Je n'ai jamais rien su de lui... que son nom, murmura Rémy.

— J'aurais pensé pourtant que tu avais le droit de savoir...

— Mais qui donc pouvait m'en parler !

— C'est sûr... Avant de le faire ta tante Lucrèce serait morte de honte et ta mère de chagrin... J'avais écrit pour toi quelques notes décousues... Je voulais te les envoyer lorsque tu serais majeur... Mais j'ai eu peur que tu ne comprennes ni ce que je te disais... ni le mobile qui me le faisait dire.

Rémy le saisit par sa veste, et passionnément :

— Tu as encore ses notes ?

— Peut-être.

— Donne-les-moi !

Cette fois Cyrille tenait de nouveau tout l'avantage.

— Tu viendras les chercher... J'ai un portrait que tu connais bien... J'ai des lettres de lui... Ne grelotte pas ainsi, mon garçon... Prends mon manteau.

— Je n'ai pas froid..

— Il est assez large pour deux. Viens t'asseoir là.

Il l'entraîna vers une roche usée qui émergeait de l'herbe et dans la large pélerine, il l'enveloppa contre lui presque inerte, claquant des dents.

Il parla longtemps, d'abord sans ordre, puis en essayant

de reprendre les événements selon leur suite, les années d'école aux tristes débuts, épanouies soudain dans l'intimité forte et charmante d'un camarade, les voyages en commun, et ensuite le mariage, la disparition de l'ami, la découverte de la vérité, joie et folles ambitions à retrouver dans l'enfant le cher disparu, et la famille sapée par cette joie même, se déchirant dans les remords et la rancune.

Bouleversé, Rémy étanchait une soif de plusieurs années :

— Même à l'âge que j'avais, si tu m'avais seulement expliqué quelque chose !... Si plus tard j'avais eu un point de comparaison, je me serais tenu, j'aurais été plus fier de moi !... Quelquefois je pensais à toi, quand l'atmosphère était trop étouffante... mais c'était comme à un ennemi de toutes les règles que l'on m'imposait... de tout ce que maman tâchait de m'inculquer d'honnête... Je n'aurais pas voulu te donner sur elle cette victoire... Je savais que tu pourrais me parler, mais je ne m'imaginais pas que tu l'avais aimé, qu'il avait eu confiance en toi...

Un dernier quartier de lune sortit de l'horizon, frappant le mur d'une clarté crue. Un chien tout proche aboya. D'un bond Rémy fut debout regardant les fenêtres de la muette bâtisse.

— Non, il dort bien, dit Cyrille.

Le visage de Rémy s'éclaira d'une joie dure :

— Faut-il lui crier sous sa fenêtre que je pars ?

Cyrille eut du mal à le retenir :

— Non, pas de contestations cette nuit. C'est ta conduite qui lui prouvera qu'il avait tort, et à ta mère aussi...

Viens m'aider à défaire ces courroies... J'avais déjà réglé les étriers...

Rémy sauta en selle, sans se soucier des branches qui lui éraflaient la figure :

— Ah, si hier j'avais pu prévoir, cria-t-il, et que ce serait avec si peu de remords !

JEAN SCHLUMBERGER

JOURNAL SANS DATES

Entre le Christ, Calvin et M. le sénateur Bérenger, ce n'est que de la terrasse d'un café que la confusion est possible. Mais il peut être expédient de les fourrer dans le même sac ; et de m'y mettre avec, ainsi que vient de s'amuser à faire, dans le dernier n° des *Marges*, M. Eugène Montfort, l'auteur de *Montmartre et les Boulevards*. J'aurais écrit (l'on peut l'en croire !) une " défense passionnée " de Calvin [1]. J'ai cette figure en horreur ; mais, dernièrement, j'ai parlé contre M. de Gourmont ; et cela ne se fait qu'au nom de Calvin, paraît-il. Que je le veuille ou non, je serai donc calviniste ; calviniste quoique j'en aie [2].

Je tentais de montrer dans cet article combien le scepticisme négateur [3] de Remy de Gourmont était néfaste à

[1] M. Montfort fait évidemment allusion à quelques pages parues ici-même sur la *Catherine de Médicis* de Balzac, à la suite d'un bel article de Charles Maurras. Pour ne point faire injure à l'intelligence de M. Montfort, et ne point suspecter sa bonne foi, je préfère penser qu'il n'a pas lu ces pages. Mon article n'était nullement une apologie de la morale calviniste, mais bien et seulement une protestation contre toute prétention d'obtenir par la force l'unification religieuse ou politique.

[2] Et " opportuniste " ! parce que le vent a tourné du côté de la religion pendant que j'écrivais *La Porte Etroite*.

[3] Et non point l'esprit d'examen comme tâche à le faire croire M. Montfort.

l'œuvre d'art. M. Montfort propose à M. de Gourmont de riposter " en montrant de son côté comment l'esprit protestant peut être également ruineux et nocif pour l'œuvre d'art ". *Egalement ruineux*, dit-il ; je prétends qu'il peut l'être bien plus ! Et je ne sache pas qu'on puisse imaginer forme de pensée plus contraire à l'œuvre d'art (et à mon œuvre en particulier) et plus hostile même (le plus souvent sans le savoir) que le calvinisme. C'est là ce qui m'en a détaché dès le jour où j'ai pris la plume. Sur l'invite de M. Montfort, Remy de Gourmont peut bien écrire cet article ; mais ce ne sera pas *contre* moi.

" Plus de péché ! Tout permis ! Mais M. Gide veut être un pécheur, il désire des lois pour goûter le plaisir de les transgresser, il réclame des actions défendues (qu'il est délicieux de les accomplir !...) Si le péché n'existait pas, il faudrait l'inventer. Et il y a des gens qui le suppriment !... "

N'en déplaise à M. Montfort, cette conception du péché-sorbet, du sacrilège et du satanisme (qui fut celle de Barbey d'Aurevilly par exemple, ou celle parfois de Remy de Gourmont) est on ne peut moins protestante. Elle n'est d'ailleurs pas plus la mienne pour cela.

Certes il m'est impossible de concevoir la morale indépendamment de la psychologie, ainsi que tend à faire le calvinisme ; mais concevoir la psychologie comme une simple affaire de mécanisme, prétendre ne pas tenir compte de la qualité morale des actes ni de leur retentissement intime... voilà qui nous conduit tout droit au picaresque.

" Plus de péché ! Tout permis ! " L'auteur de *la*

Maîtresse Américaine et de *la Turque*, veut désormais Phèdre sans rougeurs, Prométhée sans vautour, Andromaque sans résistance, Oreste sans Erynnies. Il s'imagine ainsi libérer la littérature. Je ne m'étonne pas s'il lui arrive ensuite de s'écrier : " j'éprouve parfois un besoin profond de lyrisme ". Parbleu ! Je crois seulement que le mot " profond " est de trop [1].

Il peut avoir au demeurant un certain talent descriptif, ainsi que nos lecteurs pourront s'en rendre compte ici-même.

* * *

On appelle, je crois "papillon" une petite feuille volante que le brocheur glisse dans le volume frais-paru. Le *papillon* épargne au critique insouciant la peine d'étudier

[1] Après lecture du passage de M. Montfort que je viens de citer je comprends mieux l'insistance de Brunetière écrivant : " Toute œuvre, en toute langue, et je dirais volontiers en tout art, sera toujours classique de la quantité d'observation psychologique ou morale qu'elle contiendra, et peut-être même ne sera-t-elle classique que de cela ". T. VIII, p. 31 (*Une nouvelle édition de Montaigne*). Et ailleurs : " L'on peut dire de tous nos grands écrivains (il s'agit à présent plus spécialement des écrivains *français*) qu'avant tout et dans le sens le plus large du mot, poètes ou auteurs dramatiques, orateurs ou romanciers, historiens, critiques, sont des *moralistes* ". — Et que M. Montfort ne s'ingénie pas à lire " moralisateurs " ; il ne s'agit pas ici de moralisme ou de moralisation, mais bien d'observation morale ; la phrase que je cite, Brunetière l'écrit à propos de Montaigne, de La Fontaine, et précisément de Voltaire qu'il compte aussi parmi ces moralistes. Et s'il n'y compterait peut-être pas M. Montfort, il y compterait sûrement M. de Gourmont ; ce qui est un peu moins impertinent que de penser avec M. Montfort que le seul esprit " essentiellement français " c'est l'esprit de Voltaire " si sec et imparfait qu'il puisse paraître ".

l'œuvre nouvelle. Maints journaux, et des plus importants, ouvrent avec complaisance leurs colonnes à ces "prières d'insérer". Le *papillon* est rédigé toujours, sinon par l'auteur lui-même, du moins par ce que Jules Lemaître appellerait sans doute : un ami délicieux. Et seule retient sa louange la crainte de montrer l'oreille même aux yeux du lecteur le plus niais. On y lit :

"Vient de paraître chez Fasquelle, de M. Edmond Gojon, un jeune poète sur qui l'ON (?) fonde beaucoup d'espoirs, un volume de poèmes "Le Visage penché" d'une inspiration tour à tour émue et puissante qui classe d'ores et déjà ce jeune écrivain parmi les noms de la génération nouvelle. Les pages sur "Paris", le "Poème de la Chevelure", "Le Livre d'Hélène", avec leurs visions grandioses, leurs images hardies et neuves, et la force lyrique de leur mouvement, que règle une forme toujours impeccable, font de cette œuvre moderne l'une des meilleures de la poésie contemporaine."

Après cela, que si quelque imprudent ouvre *le livre d'Hélène*, c'est pour y lire :

Si loin de ce passé, ce soir, je m'attendris,
A tous ces souvenirs tisonnés que j'attise,
Et je songe aux longs jours de neige, quand Paris
Se confondait avec les fleurs de brise-bise, etc.

Et ailleurs :

C'étaient les cigarettes turques,
La théière et les petits fours, etc.

Car déjà :

J'offrais les petits fours et je versais le thé...

Et plus loin :

Ah ! quand reviendras-tu dans ton manteau d'Ecosse
Me raconter ta peine et ta douleur précoce... etc.

Sans doute Gaston Deschamps prendra plaisir à citer :

L'air rosissait sa pommette
Je revois encor
La bille de sa gourmette
A bélière d'or.

Mais, peut-être que dans " La Chevelure " ?...

J'avais les vanités de ce valet de bouge
Ou d'arène qui s'inclina
Sur le chignon huileux et sur le masque rouge
Que dévoilait Messalina.

O Mendès ! ô Gregh ! ô Bonnard ! Qu'est-ce que vous avez fait là ! ... Et la " chanson du poète pauvre " nous peint, devant cette œuvre, l'épouvante de la mère qui a bon goût :

" Que faire de cet enfant ? "
Songe-t-elle,
En travaillant sa dentelle,
Bien souvent.

Mais n'ayez crainte Madame, avec une poésie comme celle-ci il ne me paraît pas que votre fils puisse échapper au succès.

L' " impeccable " médiocrité du *Visage penché* est bonne à nous faire trouver presque exquise la maladresse émue de M. Touny Lerys. [1] Il y faut quelque complaisance ; mais l'avenir est du côté de ce que l'on peut corriger.

* * *

Ma fille Bernadette, le dernier livre de Francis Jammes, plein d'harmonies préconsenties, exige encore plus de

[1] *Amoureusement* (Bibliothèque de *Poésie).*

complaisance ; mais il est d'une langue admirablement assurée. Chaque fois que je lis de la prose de Francis Jammes, je me prends à douter si je ne la préfère pas à sa poésie. Le vers est son langage naturel ; je n'entends point par là qu'il y ait plus d'artifice en sa prose ; mais peut-être plus d'art, et cette sorte de carrure qu'il eut souci de rompre dans l'alexandrin parce qu'il l'y craignait factice, qu'il se plaît à rétablir ici, car elle ne dépend plus que de son vouloir. De sorte qu'il semble avec Jammes que le *carmen vinctum* soit sa prose et que le *solutum* son vers ; tant celui-ci coule fluide, tandis qu'il semble que sa prose s'en tienne à de fixes règles de prosodie ; tant sa prose reste toujours pleine, sonore, adhérante à sa signification et souplement articulée. Jamais elle ne m'avait paru plus belle.

Quant à la moëlle du livre, elle me fait penser au mot de l'autre Béarnais, surpris à quatre pattes, jouant avec les princes du sang :

— Êtes-vous père, Monsieur ?... Dans ce cas, souffrez que je continue.

Il est pour Francis Jammes des articles de poésie comme il est des articles de foi ; devant cette littérature l'intelligence froide n'a que faire ; la compréhension doit être précédée d'amour. Il faut y prêter cœur ; aussitôt une sorte de frémissement tendre l'emplit, qu'on pourrait appeler *l'angélisme* et qui est au sentiment religieux ce qu'est à la beauté la joliesse.

Prenons ce livre pour ce qu'il est et se donne. La beauté grave nous l'avions dans l'*Eglise habillée de feuilles* ; c'est ici le portrait d'une enfant, écrit à la manière enfantine, sonore des grelots du hochet, plein de petites moues ;

le poète n'y sourit même pas encore : il y fait risette au lecteur.

Chaque chose a sa poésie ; Jammes s'attache avec le plus de dévotion à celle où ne s'immisce encore ou déjà plus aucune salissure de ratiocination, ni même aucune affirmation d'intelligence ; nulle lèvre n'est, à son gré, plus éloquente, après celle où la parole expire de l'humble vieillarde agenouillée, que celle où la parole n'est pas encore formée. Dans aucun livre encore il n'avait approché d'aussi près cette balbutiante éloquence. Certain d'être suivi d'un groupe nombreux de fervents prêts d'applaudir à la surenchère, il s'inquiète plutôt d'intensifier cette ferveur en s'affirmant toujours plus Jammes, que d'augmenter le nombre des fervents. Mais plutôt encore il ne s'inquiète de rien du tout que de lui-même ; et son œuvre se propose immédiatement devant lui, devant nous, pour confondre toutes les règles, pour défier toutes les théories et pour moquer tous les systèmes. Sa grande force poétique est de n'avoir jamais raison.

Rangeons ce livre à côté des autres de Jammes. Il y prend place naturelle ; je veux dire qu'il semble presque qu'on l'attendît, tant il était naturel que Jammes l'écrivît. Pour ceux qui doutent si peut-être sa dévotion d'aujourd'hui n'a pas alourdi ou gauchi le charmant et subtil humour que marquaient quelques-uns de ses premiers écrits, je copie — et pour mon propre plaisir — quelques passages d'une galerie de portraits (les ancêtres de Bernadette) :

TON BISAIEUL AUGUSTIN

Le port roide de quelque intendant militaire retraité, de petite taille, le nez long chaussant des lunettes fines, les yeux d'un bleu

clair, la moustache un peu jaunie par les pipes qui enfumaient aussi les journaux et les livres, et tombante et relevée aux bouts cirés, le menton peu saillant, les cheveux rares et longs ramenés sur le côté du front un peu fuyant, l'oreille large : il faisait songer encore à quelque ancien héros des victoires du romantisme.

Son enfance fut si choyée que lorsqu'il désirait la pluie on montait sur le toit d'où l'on vidait un arrosoir.

C'était un lettré. Il récitait avec passion ces vers de Musset :

Oh ! Sous le vert platane,
Sous les frais coudriers,
Diane
Et ses grands lévriers !

Mais il était surtout musicien.

Dans la ville élégante où il s'est retiré, il longe le boulevard. On voit bien le pic du Midi aujourd'hui.

— Bonjour Monsieur Bellot, vous allez au concert classique ?

Le voici dans la salle pleine d'un beau monde silencieux. Il est assis tenant par le milieu sa canne qui supporte son chapeau. Il vibre déjà comme un violon que l'on accorde. Une dame lui adresse un salut de la main. Il sourit et s'incline. La symphonie ruisselle et ronfle et à la fin il applaudit, il frappe le parquet poli en signe de satisfaction.

La présence d'un seul moustique dans sa chambre lui fait souhaiter de n'être jamais né.

UNE AUTRE SŒUR DE TON BISAIEUL JEAN-BAPTISTE

Si Clémence optait pour la vie contemplative, Célanire avait choisi la vie active. Je revois Célanire aux yeux bleus, au menton et au nez crochus, osseuse et voûtée sur le fond de suie de l'âtre où elle fixe à une pince de fer une chandelle de résine ; elle rompt du fagot sur son genou, évente les braises avec un écran, gonfle ses joues pour attiser le feu davantage, frotte le gril, avance et recule le pot où cuisent des haricots, suspend le chaudron à la crémaillère, bat l'omelette, s'impatiente, chasse les chats, balaie, cire, lave, tire du vin de la barrique et, à la mode béarnaise, lèche sur le dos de sa main un peu d'aigre pâte de millet.

C'est la saison où il faut surveiller les vendanges. Elle boit un peu de café et de bouillon, coiffe un chapeau de moissonneuse, grimpe dans le char-à-bœufs, se dispute avec le métayer et prétend lui confectionner des guêtres avec un vieux haut-de-forme.

Elle prise du tabac, joue au loto et cite des proverbes.

Le soleil descend comme un pressoir sur la colline rouge.

* * *

Vu tout d'un coup les deux Salons, pour les toiles de quelques amis qui, dans cette cohue, disparaissent. J'imagine ce que serait une exposition de toute la production littéraire de l'année, projetée subitement au grand jour... l'œuvre la plus belle et la mieux accomplie y passerait également inaperçue — sans plus même exciter quelque scandale, comme elle eût fait du temps que l'académisme triomphait. Je me persuade que notre époque est plus malade (non plus pauvre, certes !) et que triomphent aujourd'hui des contagions plus pernicieuses ; car le courage est plus facile, qui, parmi la routine et l'ankylose cherche le salut de l'art dans l'intransigeance, que celui qui, en pleine anarchie, prétend réinventer la vertu et retrouve une raison de tempérance, non dans la règle extérieure, mais dans ses propres prédilections.

Et ma tristesse qui s'amplifiait de salle en salle ne venait point tant de songer à la vanité de tant de médiocres et de coûteux efforts, mais, plutôt, de ne distinguer plus à travers mon dégoût, de ne me sentir plus la force ni la patience de distinguer la demi-douzaine de lutteurs valeureux, inconnus, méconnus, qui certainement sont là, qui sont là j'en suis sûr, et qui dans la cohue étouffent.

Plus néfaste que la maladresse, le talent ne prend et ne garde de signification, en art, qu'en fonction de la personnalité qu'il raconte ; n'est plus, sinon, que de la virtuosité.

A propos de la *Vènus au miroir*, nous avons vu ressortir ce paradoxe : "l'œuvre est-elle moins belle pour n'être pas de Velasquez ?" Non sans doute ; mais en art, seules nous importent les œuvres dont la beauté *rèpond* à quelque question anxieuse ; nous n'avons que faire des réponses qui suivent, en foule, après que la question n'est plus posée ; ce sont œuvres *qui ne rèpondent plus à rien.*

André Gide.

NOTES

A PROPOS D'UN ARTICLE DE M. MONTFORT.

Si étrangère que se soit faite la critique à toute discussion désintéressée, on peut s'étonner de voir M. Montfort, dans le dernier numéro des *Marges*, méconnaître aussi délibérément et avec une si astucieuse assurance les intentions et la portée de l'article où ici-même André Gide prenait soin récemment de marquer à quelles singulières extrémités des passions trop obéies ont peu à peu amené la captieuse intelligence de M. Remy de Gourmont. Accessoirement, il n'est pas moins surprenant que, cette citadelle étant menacée, ce soit M. Montfort tout juste qui s'empresse à la rescousse! La position prise par le directeur des *Marges* ne laisse point toutefois de faire voir que ce n'est pas tant le respect des théories ou du talent de M. de Gourmont qui l'anime que le plaisir d'une vive et directe sortie contre tout ce qu'il feint de croire qu'André Gide représente. Le débat était tout intellectuel; il faut qu'il prenne tournure de querelle. On se battait sur la cime des collines : M. Montfort du coup nous ramène au niveau de Montmartre et des Boulevards. Des principes en cause, il n'est plus question; la conversation a dévié : c'est André Gide désormais, et personnellement, qui doit en faire les frais.

Le terrain où M. Montfort entend ainsi nous entraîner, nous voyons bien ce qu'il offre de champ à la verve fantaisiste et à l'humour de cet auteur : il ne saurait nous convenir cependant de l'y suivre. Sans doute mettrions-nous à la controverse autant d'entrain que de partialité, c'est précisément ce qu'il faut éviter, comme aussi cela nous écarterait de notre

sujet primitif.[1] En deux ou trois endroits, en revanche, la diatribe de M. Montfort intéresse des façons de penser et de sentir à quoi nous attachons une grande importance parce qu'elles sont des " témoins " de notre histoire mentale : il peut paraître plus urgent d'apporter quelques précisions sur ces points que de rivaliser avec M. Montfort de souplesse et d'ingéniosité sans scrupule !

Et d'abord, dans la protestation d'André Gide, M. Montfort prétend voir " une opposition de nature ". " Le soi-disant Nietzschéen, le soi-disant immoraliste est un homme à qui le scepticisme fait horreur ". L'œuvre toute entière de Gide, depuis longtemps, aurait dû l'avertir ! Plus généralement, M. Montfort a-t-il donc suivi de si loin et Nietzsche et tout ce que son influence depuis dix ans dégage et délivre parmi nous pour ne pas encore avoir reconnu que rien n'est plus moral, tiré de la morale et voué à la morale que le Nietzschéisme ? A quoi répond-il donc ce Nietzschéisme — s'il faut l'appeler par ce nom qui prête aux plus pénibles malentendus — sinon à l'effort et à l'entreprise de l'homme qui, sentant en lui la présence d'une conscience que ne commande plus l'autorité théologique, entend se créer une règle, des lois, toute une discipline éthique, une " morale " en un mot, c'est-à-dire l'art de concilier les droits les plus exigeants de l'individu avec le devoir social et les droits mêmes du prochain. " Plus de péché : tout est permis ", s'écrie Gide par la bouche un peu subjective de M. Montfort, si j'ose ainsi m'exprimer ! On vient de voir que nous sommes loin de compte et qu'à remplacer la

[1] Qu'on croie bien que nous n'y renonçons pas sans regrets. M. Montfort ne craint pas de représenter en Gide le type de " l'opportuniste littéraire ". Il eût valu la peine de montrer que M. Montfort joue simplement sur les mots et que là où il dénonce l'opportunisme, il convient de louer l'opportunité tout au contraire. Qu'est-ce encore que ce reproche fait à Gide de précéder la mode (sic) sinon un hommage rendu à son influence et à l'action qu'il exerce sur les lettres. Etc. Etc... Mais à qui M. Montfort fait-il croire qu'il ne sait pas tout cela aussi bien que nous...

notion de " péché " par celle de " responsabilité ", le " libertin " ne gagnera pas grand chose en facilités et en licence.

Quoi de plus éloigné en tout cas du scepticisme ! Le grand bienfait de Nietzsche, en tant qu'éducateur, ç'a été de nous apprendre à dire " oui " à toutes choses et à la vie toute entière. M. Montfort ne le savait-il plus ? Que s'il distingue là l'indice d'un état d'esprit religieux, nous n'y contredirons pas : mais confessionnel, c'est une autre paire de manches ; nous laissons aux catholiques et aux protestants le soin de se prononcer sur ce point. " Ce qui est fâcheux, poursuit M. Montfort, c'est qu'en attaquant Gourmont-Voltaire (ou le scepticisme), c'est l'esprit français que M. Gide atteint, car l'esprit français, ajoute-t-il, c'est le scepticisme ". On nous passera de croire que le raccourci est un peu bien sommaire. Assurément il y a " Rabelais, Voltaire et Anatole France ",[1] il y a aussi que diable ! Pascal, Bossuet, Rousseau, voire Victor Hugo et autres " esprits à l'allemande " [2] comme dit M. Montfort. Même on peut estimer que ce constant penchant au scepticisme — allons plus loin ! — au graveleux et au ricanement, — des fabliaux du XIIIe siècle jusqu'à Remy de Gourmont, n'est proprement que la réaction d'un organisme qui s'inquièterait de voir prendre trop d'empire à un non moins permanent penchant à l'affirmation, à l'idéalisation et à l'enthousiasme. Où M. Montfort affecte de découvrir " la révolte du Puritain à Bible " il est bien plutôt permis de voir le jeu de la traditionnelle alternance d'une littérature qui ne réalise sa plénitude que par le contre-balancement de ses éléments extrêmes et contraires.

D'estimer que tout dans l'univers comme dans l'intelligence n'est point empirique ou relatif, cela n'entraîne, à tout prendre, de contrainte que pour celui qui admet de telles nécessités. M. Montfort n'avait pas à dénoncer de " tyrannies ". Il n'accepte pas qu'on " réforme sa posture devant la vie ". On y songeait bien ! L'important, c'est justement d'avoir une " posture ".

[1] Puisqu'il omet Montaigne, on eût aimé qu'allant jusqu'au bout de sa pensée, M. Montfort osât citer Béranger.

[2] Ah, que M. de Gourmont qui est un homme sensible aux finesses a dû sourire en lisant ces gentillesses !...

M. Montfort à la sienne : nous l'en félicitons ; qu'il persévère ! C'est la loyauté et la légitimité de son attachement à sa propre pensée qu'il faut louer dans l'homme qui a pris posture : et c'est peut-être " l'imposture " de M. de Gourmont qui seule était en question. La digression de M. Montfort touche à tout sauf à cela uniquement qui faisait le fond de l'affaire. Il ne s'agissait nullement d'amener M. de Gourmont ni même M. Montfort à renoncer à leurs points de vue, mais tout uniment de contrôler la déformation qu'impose l'esprit de parti à une intelligence dont la pénétrante lucidité tant de fois nous charma Tout l'amour que professe M. Montfort pour la liberté ne va point jusqu'à concéder ce droit à la critique. Dans la contestation, il ne veut voir qu'atteinte à l'indépendance de l'écrivain. Le conflit de deux pensées qui s'affrontent est à ses yeux signe d'intolérance et objet de scandale. Tant pis ! Son opinion désormais, nous la connaissons, il s'est prononcé : qu'il n'ajoute plus rien ! S'il appartient encore à quelqu'un de parler, ce ne peut être qu'à M. de Gourmont lui-même.

A. R.

***

DANS LA PETITE VILLE, par *Charles-Louis Philippe.*

Ce livre posthume rassemble une bonne partie des Contes publiés par notre ami dans le *Matin*. Lorsque j'en connaissais quelques-uns seulement, je n'ai pu préciser comme il fallait la place qu'ils tiennent dans la production de Philippe. Ils n'ont pas la plénitude des romans ; mais ils sont moins laborieux, moins tendus ; on y sent enfin l'aisance et la libre naïveté d'un talent qui, sûr de soi, se livre franchement et sans effort à son objet. Ces histoires tristes ou joyeuses, dont les acteurs furent les bonnes gens de Cérilly, Philippe les avait entendu conter par son père ; il semble qu'il ait pris, non les phrases, mais le ton du narrateur, jusqu'à l'appliquer même aux sujets qu'il invente. Ainsi le milieu où souffrirent Jean Bousset et le père Perdrix nous apparaît dans une atmosphère nouvelle : Ce sont, encore et toujours, des pauvres; ce n'est plus l'obses-

sion perpétuelle et l'écrasement de la pauvreté. Au lieu de regarder ses personnages à travers ses propres besoins de justice et de pitié, Philippe consent à les voir tels qu'ils se voient eux-mêmes, tels qu'ils vivent leur simple vie. Voici bien leurs malices, et leurs rires, et leurs chagrins résignés. Les enfants jouent sur la route, les hommes trinquent au cabaret, les femmes se querellent et s'embrassent ; on se raconte, autour de l'église, les farces de *l'eau bénite*, de *la pièce du pape* et du *plus grand pécheur* ; on raille la femme de Valet, qui se fit battre pour avoir été jalouse. Et les vieillards meurent, les ouvriers travaillent, les mendiants mendient, les voleurs assassinent, sans penser et sans dire que la faute est aux riches. Tout le récit est direct ; les faits parlent par eux-mêmes, et l'émotion à travers eux ; l'art se reconnaît seulement à l'infaillible choix des détails nécessaires.... Notre deuil s'avive d'un nouveau regret, si nous songeons à l'emploi que ces qualités tardivement acquises auraient trouvé dans de prochains romans.

M. A.

***

PARMI LES HOMMES, par *Lucien Jean.*

Une fois de plus, au souvenir de Charles-Louis Philippe, nous associons celui de Lucien Jean. Il faut les aimer ensemble puis qu'ils s'aimèrent l'un l'autre, gagnèrent à se connaître, et firent tous deux leur tâche avec le même amour. Philippe avait plus d'invention, moins de sagesse, une sensibilité non plus profonde, mais plus troublée. Le style de Lucien Jean, dont l'émotion toujours présente n'altère jamais la fermeté lucide, montre en lui cet " équilibre absolu de la sensibilité et de l'intelligence ", dont nous a bien parlé M. Georges Valois.

Pour attirer au livre les lecteurs qu'il mérite, et pour réserver à l'imagination les honneurs qui lui sont dûs, les éditeurs n'ont pas eu tort de placer en tête les *Nouvelles*, de renvoyer à la fin les *Notes* et le *Carnet de Route ;* aussi bien ces écrits, datés de 1900 à 1908, partent-ils tous d'un talent déjà mûr : on n'y peut suivre une véritable évolution. Pourtant il y aura profit

à les relire dans leur ordre chronologique, en commençant par ceux qui parurent d'abord en une plaquette : *Dans le Jardin.* Sous ce titre : *Deux Maisons,* on évoquera les souvenirs d'un enfant élevé dans les pauvres logis du Paris populaire. Puis on verra comment Pierre, Jacques et Jean éconduisent le Faiseur de Héros, parce que " la bonté de leur besogne " suffit à leur verser l'exaltation de l'héroïsme quotidien : " Demeurez avec " nous. Vous ne trouverez pas la gloire ; vous ne serez pas le " Héros choisi par les hommes, mais vous pourrez être votre " propre héros..." Plus loin, *Barnabé,* le vieux Sage, se fait lapider par un peuple déçu : c'est qu'après avoir peiné pour détruire le mensonge, il ne profère aucune promesse de rédemptions illusoires : " Ce n'est pas moi qui puis édifier l'ave- " nir et la vie nouvelle: c'est la vie elle-même qui s'engendrera, belle si vos désirs sont beaux et forte s'ils sont forts..." — Ainsi preparé, le lecteur goûtera mieux des récits moins symboliques et plus concrets : Dans *Un Vieil Homme,* l'insouciante cruauté des jeunes gens brise à jamais le rêve timide d'un vieillard. Les *Souvenirs de l'Hôpital,* sans ombre d'imitation, rappellent Tolstoï et Dostoïevsky par le réalisme le plus humain ; les êtres y sont marqués, par la parole et le geste, de traits fortement individuels, depuis le Tonkinois cynique, l'utopiste Raphaël, le doux et sensé Bréval, jusqu'au capricieux petit Kolia. Les figures ne sont pas moins nettes dans *Petites Gens de la Cité. L'Enfant* nous ouvre un jour sur la vie intime de Lucien Jean, sur son inquiète paternité. — Volontiers je m'attarderais aux *Petits Caractères,* aux *Notes,* au *Carnet de Route.* On ne saurait mieux qu'en ces pages juger les idées ni les hommes, la vie, ni la littérature dans ses rapports avec la vie ; ce sont modèles de justice, qu'il faudrait relire chaque fois qu'on est appelé soi-même à juger. Personne n'a mieux démêlé que Lucien Jean ce qu'il y a de secrète complaisance dans la religion de l'Art. Personne n'a parlé mieux, en moins de mots, du romantisme nietzschéen. Personne, ayant si bien compris l'*Immoraliste* de Gide, ne l'a critiqué plus à fond.

Il me semble bien la comprendre, cette sagesse de Lucien

Jean. Voici vraiment un esprit libre : on ne trouve en lui nuls partis-pris qu'il ait soustraits à l'examen. Il n'érige pas les lois de sa nature en lois du monde ; il s'abstient de diviniser les préférences de son cœur. Chez lui, point de dogmes, ni catholiques, ni calvinistes ; point d'impératifs métaphysiques ; point de préjugés sociaux ni de *tabous* sexuels. Sa critique fait le tour des opinions sans s'arrêter aux façades ; toujours impartiale et calme, elle ne compense pas des accès de clairvoyance sévère par des ménagements et des aveuglements inattendus. Mais pour Lucien Jean la critique n'est après tout qu'une préparation à la Vie : "Il faut cependant que nous " trouvions les éléments de notre vie là où nous sommes. Il faut " que nous soyons les plantes vivaces dont les racines s'enfon- " cent entre les pierres, et trouvent un peu de terre fertile..." L'âne de Buridan hésite à choisir entre ses deux picotins, faute de raisons suffisantes. Or, dans le domaine des affections et de l'action, il n'y a de raisons, il n'y a de vérités, que relatives à des fins résolument choisies. Donc, "ne soyons pas " cet âne ; il y a autour de nous de la vie toute chaude, des " passions, le pain de notre âme. Notre raison nous dit que la " vérité est éparse, ici et là, éternelle et universelle, mobile, ' relative... Allons tout de même à gauche ou à droite, mais " allons. Nous trouverons notre petite vérité et nous l'aimerons " d'un amour aveugle. Cela vaut mieux que mourir de faim — et " être un âne sage..." — Lucien Jean choisit ; de son mieux il ordonne les éléments naturels de sa vie (et c'est cette recherche de l'ordre, irréductible à la logique, qu'on doit seule appeler : la raison). Il accepte, il aime son corps maladif, son âme vite fatiguée ; la classe où l'enferme le sort ; la femme qu'il s'est choisie, les enfants qu'il a procréés. Mais ces réalités modestes, il les organise et les cultive, en respectant les liens que l'expérience lui découvre entre elles et l'ordre universel. Sachant comment toutes choses se tiennent, il ne rejette pas ses charges, qui ne font qu'un avec ses joies. Il est de ceux qui ne se fixent aucun code, qui ne discourent pas sur les devoirs, mais qui sans cesse, par l'accord de leurs énergies, réinventent la vertu.

De là son autorité singulière. Avec bien d'autres, M. Eugène Montfort l'a subie : " Lucien Jean, nous affirme-t-il, dominait " par la vérité. Jamais une pensée basse ou injuste n'avait habité " son beau front ". Que cette phrase a de saveur, venant après un article délibérément injuste ! Dans la petite querelle que nous cherche M. Montfort, j'aimerais avoir Lucien Jean pour arbitre. Certes, avant de me faire le reproche d' " attaquer " Anatole France, je ne doute pas qu'il eût mis *L'Histoire des Pingouins* fort au-dessous du *Jardin d'Epicure*. Une de ses *Notes* a finement montré comment, certain jour, Remy de Gourmont, pour les besoins de sa cause, ne voulut voir qu'un seul aspect des pensées de Pascal sur la justice. Il admirait pourtant Gourmont et France, là où ils sont admirables. Il n'ignorait pas (l'ignorons-nous ?) combien ils ont ouvert de cages, renversé d'idoles, dégonflé d'outres vides. Il savait que de tels esprits sont nécessaires et bienfaisants — tant qu'on ne les laisse pas régner sans conteste. Il faut pourtant marquer le point où leur clair raisonnement cède à des tendances cachées; où de contestables jugements de valeur s'insinuent parmi leurs preuves ; où ils s'empêtrent dans leurs propres filets. Si la vraie, la seule liberté d'esprit est celle de France et de Gourmont, — alors, osons l'avouer franchement, Lucien Jean fut dupe et fut esclave. C'est à quoi je ne puis consentir. Peu soucieux de réformer la vie d'autrui, irons-nous, pour mettre chacun (et nous-mêmes) plus à l'aise, taire notre approbation devant certaines formes de vie ? Non ; entre les libres esprits, s'il en est dont l'intelligence n'exclut pas une force organique, une volonté d'affirmation ; s'il en est de plus dignes d'être choisis pour guides et pour compagnons de route, rien ne nous retiendra de dire : " Je préfère ces hommes-là ! "

M. A.

* * *

MA FILLE BERNADETTE par *Francis Jammes*. (Mercure).

D'un livre de Francis Jammes, tant qu'il s'agit d'exprimer le plaisir qu'il nous cause, on parle d'abondance : nous faut-il

le commenter ou l'analyser, du coup nous voilà muets ; la critique n'a point de prise sur cette poésie qui, d'emblée, nous impose ses plus personnelles complaisances sans rien accorder aux nécessités et aux justifications préalables qu'il semblait que pour nous exalter avec elles, notre sensibilité d'abord dût réclamer. *Ma Fille Bernadette*, encore une fois, nous le fait bien voir. Au charme, exigeant et attendrissant à la fois, de ces pages, le moyen d'échapper ? Que si nous cherchons par quelle secrète et infaillible vertu nous touchent à ce point quelques modestes poèmes où il n'est question que d'une petite fille, de ses sourires, de ses pleurs et de son univers puéril, s'il importe de prêter à toute force une raison littéraire à notre émotion, c'est en vain que nous nous évertuerons aussi longtemps que nous n'aurons admis que dans une œuvre de Jammes, c'est Jammes avant tout qu'il convient de chercher et que nous nous félicitons de trouver.

Autrefois, quand il contait l'histoire du Petit Cordonnier, de Confucius ou de Clara d'Ellébeuse, on pouvait supposer que c'était ces vivantes et claires figures, ou la façon qu'avait le poète de s'immiscer dans leur existence, qui enchantait notre attention. A présent qu'aucune fiction ne s'interpose plus entre son cœur et le nôtre, force est bien de reconnaître que le cas est unique d'un écrivain qui gagne en persuasion et en puissance à mesure justement qu'il renonce aux sujets qui paraissaient les plus propres à décider et animer son inspiration. Des premiers vers aux *Elégies* ou aux *Rayons de Miel*, quel graduel dépouillement de l'élément extérieur, de toute motivation, si je puis dire ; quel détachement progressif de tout ce qui n'est pas la ferveur intime et dénuée du sentiment ! Dans *Ma Fille Bernadette*, aujourd'hui, ni l'invention, ni l'imagination n'ont de rôle à jouer, et ne sauraient en avoir, sous peine d'insincérité : pour un peu, je dirais que la part de l'art même y est complètement sacrifiée, s'il faut entendre par là la préméditation qui dispose, apprête et combine : il n'est plus que Jammes lui-même et personnellement pour soutenir, informer et nourrir l'intérêt. Et peut-être, sans aller chercher ni plus avant, ni plus loin, est-ce dans cette présence réelle

et cet immédiat échange qu'il faut découvrir le secret d'une action que la raisonneuse analyse est impuissante à déterminer.

Mais notre esprit est ainsi fait qu'il répugne aux trop simples solutions : il n'admet point sans résistance que la sentimentalité pure puisse être parfois plus propice à l'œuvre d'art que la superbe intelligence. Du moins se peut-il revancher à constater que sans la perfection et l'aisance de la forme dont Jammes partout fait montre, sans ces qualités qui sont bien du domaine de l'intelligence, celles-là ! — le poète apparemment ne nous émouvrait point si sûrement. On sait de reste que c'est un grand lyrique, et lui-même peut-être ne saurait désormais nous surprendre sur ce point : il convient d'ajouter que ses dons d'écriture, d'expression, sa langue aussi, ne sont pas moins dignes d'admiration. Dès 1894, c'est Jammes qui en tête de son premier recueil inscrivait cette significative épigraphe de Chasseriau: " *Tant il était simple, le travail paraissait grossier..., mais en examinant le manteau de plus près, ils virent qu'un sylphe subtil l'avait tramé si harmonieusement et de si légère façon qu'on pouvait à peine le saisir* ". Ce manteau de Jammes, il se confond si naturellement avec le mouvement de celui qui le porte qu'on oublie quelquefois d'en apprécier la surprenante élégance, pour être trop attentif à cela seulement qu'il enveloppe.

A. R.

*
* *

CHRONIQUES DU CHAPERON ET DE LA BRAGUETTE par *Tristan Klingsor* (Sansot).

Que ce soient les *Chroniques de Paris et de Pontoise,* celles *d'Espagne et d'Italie* ou encore *de France et de Navarre,* ce sont toujours et surtout *les Chroniques du Chaperon et de la Braguette.* Ces charmantes et lestes chansons reprennent, de la façon la plus amusante, nos vieux thèmes gaulois : les maris y font piteuse mine, les femmes y sont provocantes, les curés paillards et les petits pages dessalés. Mais, sujets à part, les vers de Tristan Klingsor ont fort peu à voir avec les fabliaux

ou le *Parnasse satyrique.* Une fine mélancolie en voile la bonne humeur ; la vivacité y est délicate ; et alors que si souvent, dans notre poésie dite légère, les plus spirituelles trouvailles sont gâtées par un appareil de strophes monotones et sans esprit, les rythmes ici sont déliés, ingénieux et l'on y sent cette fraîcheur et cette jeunesse sans lesquelles le genre est intolérable :

Printemps tout en tendres couleurs
Printemps tout vêtu de vert,
De rose et de bleu,
Le cœur du notaire s'émeut un peu
D'une amoureuse folie,
Lorsque tu viens, Printemps vert si joli,
Le cœur du notaire s'émeut un peu
Et celui de la belle mercière.

. . . .

Le curé trousse sa servante
Et le bedeau quelque commère,
Et toi comme un ange charmant du Bon Dieu
Tu viens vers nous, Printemps, tout vêtu de vert
De rose et de bleu.

J. S.

***

SOUS LE VOCABLE DU CHÊNE par *Paul Drouot* (Dorbon aîné).

A deux ans d'intervalle M. Paul Drouot a publié deux volumes de vers, *La Grappe de Raisin* et *Sous le Vocable du Chêne.* Des différences notables distinguent ces deux livres, mais le lecteur qui n'en connaîtrait pas les dates éprouverait quelque embarras à décider lequel est antérieur à l'autre. *La Grappe de Raisin* réunit quelque trois cents huitains, mais cette uniforme coupe de la strophe n'exclut pas des variétés de rythmes assez alertes :

J'apprends que du soir au matin
Tu baises l'effigie, en qui l'Eros te semble

Marbre qui vit. Pour moi j'en sais une qui bien
Plus lui ressemble !

C'est mon corps, le jeune, le fou !
Tu le pourras adorer sur ta couche close,
Depuis l'heure où l'étoile est bleue jusqu'à l'heure où
L'étoile est rose !

L'autre recueil, plus varié dans le choix des strophes et des mètres, l'est moins peut-être dans la structure même du vers, plus décidément traditionnel. La pensée est plus ferme, la confidence plus directe et plus virile ; mais le récit lyrique s'alourdit. M. Drouot ne recule pas devant ces longs épanchements poétiques qui, depuis *Jocelyn* — ayons le courage de le reconnaître — ne laissent pas de nous trouver un peu inattentifs. Si bien que l'on pourrait se demander si, dans leur forme pesante, certains de ces derniers poèmes ne sont pas la première ébauche d'où sortiront les strophes plus concises et plus aérées de la *Grappe de Raisin*, alors que c'est l'inverse, et que l'auteur a passé d'une expression discrète à un discours plus développé, plus copieux. Autrement dit, ce n'est pas vers l'affinement qu'il tend à l'heure actuelle, mais vers la force et l'abondance.

Les deux volumes respirent une noblesse un peu tendue, un peu rude, qui s'apparente parfois à celle de Moréas, mais avec plus de jeunesse, d'ardeur et d'inégalité. Riche minerai, mais qui laisse des scories.

Mes passions, je vous supporte avec courage
Et je crois qu'il est bon d'être accablé par vous,
Moi dont les passions ont troublé le visage
Et qui n'ai rien chéri qu'avec un grand courroux.

Quand je vous appelais, je ne savais pas même
Vos noms amers, et mes appels c'étaient des cris !
Et vous êtes venues et voici ce que j'aime :
Cette abnégation dont vous m'avez nourri.

Pourtant vos coups sont durs, rude votre mémoire,
Et déjà je songe à ces soirs d'âtre où l'hiver,
Dans un peu de vieillesse et dans un peu de gloire,
Je me reposerai d'avoir beaucoup souffert.

J. S.

* * *

POÉSIES COMPLÈTES d'*Edgar Poe*, traduites par *Gabriel Mourey.* (Mercure de France).

Ces poèmes désavoués ou ignorés par l'Amérique, nous appartiennent en vérité, grâce aux Français qui, successivement, recueillirent l'héritage dispersé d'Edgar Poe. La lettre-préface de M. J. H. Ingram, le biographe érudit du poète, rend hommage à tous ceux qui s'employèrent chez nous à cette tâche, et à M. Gabriel Mourey, qui vient de donner ce livre très complet, très documenté, et que nous attendions. C'est le livre que chacun devra posséder et relire, à côté de la traduction de Mallarmé — et qui d'ailleurs nous apporte mainte clarté nouvelle.

Des notes inédites, dues pour la plupart aux renseignements fournis par M. Ingram, ajoutent en effet à l'intérêt de ce volume. Nous apprenons à connaître, derrière la silhouette factice que présentèrent autrefois Griswold et d'autres, d'un insupportable dandy, excentrique, ivrogne, aventurier misérable — le visage réel de l'écrivain des *Poésies* et d'*Eureka*. Ce premier aspect du journaliste qui composa les *Contes Extraordinaires* pouvait bien alors nous satisfaire. Mais quand nous eûmes lu les poèmes pour *Annie*, pour *Helen*, et *Annabel Lee*, et déjà sachant qu'à tous ses contes il préférait *Ligeia*, nous commençâmes d'exiger davantage. Maintenant, penchés sur le puits de torture où vécut Poe, nous découvrons sa figure véritable, ravagée de souffrance, illuminée d'amour, non plus mystérieuse et indéchiffrable, mais si humainement pathétique, et qui nous ne soupçonnions pas si effroyablement *proche*.

Nous apprenons ici comment fut composée la première version des *Cloches*, pendant l'été de 1848. Edgar Poe se

sentait, alors, " une âme perdue ", et une douleur navrante se traîne dans sa voix. La gaîté d'une strophe est trompeuse : la suivante ramène l'hallucination. Les mots se pressent comme un vol noir d'oiseaux fantastiques. Le poète saisit et retient un son qui le rassure, qu'il reconnaît ; il le répète, s'y accroche, mais il est entraîné et glisse de vertige en vertige. Comme prisonnier dans la cloche énorme, en haut du clocher, et assourdi par le hurlement du bronze, de la cloche de bronze, épouvanté par la profondeur de la vallée, la vallée au-dessous du clocher, il halète un poème de frayeur et de fièvre...

Dans la " Philosophie de la Composition ", Poe parle naturellement de cette "human thirst for self-torture ", cette soif de douleur qui dédommageait son orgueil de l'indifférence du monde.Alternatives tragiques de clairvoyance désolée et d'imaginaires triomphes! La misère de sa vie,la richesse somptueuse d'un monde qu'il n'avait qu'à fermer les yeux pour retrouver, nous savions cela. Mais qui se défendrait d'un trouble profond en lisant ce passage d'une lettre à Mrs Helen Whitman: "...Ne serait-ce pas glorieux de fonder en Amérique la seule aristocratie incontestable, celle de l'intelligence, d'assurer sa suprématie, de la guider et de la dominer ? Tout cela je puis le faire..." Poe mourut l'année suivante.

Mais les hommes se sont partagé la vie et nul n'en peut plus jouir que par la permission et sous le contrôle de tous. Poe s'échappera, " outlaw " qui réfugie en quelque lieu désert sa révolte et sa peine. La mort sera sa revanche. Il en fait son royaume, le fief qu'il habitera, seul, méprisant, sinistre, familier aux spectres, évocateur désespéré des génies macabres, des larves et des ghouls, et plus secrètement encore, dans la plus obscure retraite, le donjon le plus reculé, suscitera pour son apaisement éphémère les apparitions claires, les idéales et tendres apparitions féminines, des figures qui traversèrent sa vie, blancheurs fuyant, sitôt venues, dans la brume des marécages de légende...

La vie n'est qu'une fièvre passagère, une crise... La mort est nôtre parce qu'elle appartient à l'imagination, et que là nous sommes seuls maîtres, nous sommes rois. Entre tous ses

poèmes, Poe préférait la *Dormeuse*, le poème du sommeil souverain, du sommeil éternel et paisible :

> *My love, she sleeps ! Oh, may her sleep*
> *As it is lasting, so be deep...*

P. de L.

*
* *

AU GRAND VENT, poèmes, par *Alexandre Arnoux* (Ollendorff).

C'est en retardataires que nous parlons aujourd'hui d'un livre qui rencontra naguère beaucoup de sympathie et d'estime. L'auteur de *La Mort de Pan* connaît un succès mérité ; puisse son courage s'en exalter, et lui proposant des travaux plus difficiles, lui ménager de plus hautes, de plus lumineuses et de plus douces Victoires.

C'est un poète au souffle large, à l'inspiration franche et drue ; — je le vois dans un paysage robuste, ouvrant sa poitrine au vent de la plaine, faisant front à l'ouragan, — puis, selon l'heure, agenouillant sa force au bord de quelque cher tombeau, à Port-Royal-des-Champs...

Mais les crêtes des collines les sollicitent. Sur le ciel gris il se profile, dans une ardente immobilité. Le vent souffle et le poète lui parle, comme au frère " qui tonne et qui mord "... " qui prie et qui tremble ". Les feuilles du livre semblent s'agiter encore et palpiter de la bonne tempête.

M. Alexandre Arnoux a prouvé des dons certains. Nous attendrons beaucoup de lui désormais.

P. de L.

*
* *

A PROPOS DES DEUX " SALOME " (Opéra et Gaîté lyrique.)

Que M. Strauss ne triomphe pas trop vite. La partie n'était pas égale et un peu par la faute de M. Mariotte, d'ailleurs. Il

ne suffit pas en effet de dire que celui-ci s'essayait, là où son déjà glorieux émule n'avait qu'à déployer sa maîtrise. La supériorité de la *Salomé* allemande sur la *Salomé* française ne tient pas uniquement, pas surtout à une question d'âge et de maturité, mais à une question de sujet. Autant on s'explique le choix de M. Strauss, autant le même choix de la part de M. Mariotte demeure à nos yeux inconcevable et sans excuse. Nous ne pouvons l'attribuer qu'à la pénurie où nous sommes de livrets vraiment littéraires. Mais les musiciens ne songent-ils pas qu'il suffirait d'en demander aux poètes ? — Toujours est-il que M. Strauss à trouvé en la *Salomé* d'Oscar Wilde le poème d'élection : tout cérébral, tout sensuel, au sens le moins large du mot, dénué de toute valeur cordiale, mais mélodramatique, titillant, trépidant, et par conséquent le mieux en accord avec son art abondamment et prestigieusement artificiel. Mais la musique de M. Strauss est une exception dans la musique, en dépit de sa valeur technique incontestable : car elle exclut de son domaine l'émotion. Au reste, il y a là une exclusion volontaire, et M. Strauss sait comme nous, que lorsqu'il s'abandonne, il ne laisse échapper que les plus vulgaires accents. Donc, il traduisit à souhait le jeu gratuitement cérébral d'Oscar Wilde; il fut comme porté au chef d'œuvre par le livret... C'est malgré le livret que M. Mariotte a composé son drame lyrique. On sent en lui, sous un appareil imposant et parfois trop visible de science, une chaleur profonde qui est bien la qualité la plus opposée aux qualités de M. Strauss, une volonté de gravité et de concentration, de prendre tout geste humain au sérieux, qui ne pouvait trouver emploi dans une fable aussi fantasque et qui est pourtant l'attitude essentielle du musicien, même du musicien dramatique. Aussi bien, il négligea telles scènes, tels traits de caractères dont M. Strauss au contraire sut tirer les meilleurs de ses effets, il supprima la dispute des Juifs, il modéra la folie du tétrarque, pour élargir d'autre part le rôle de Iokanaan et humaniser autant qu'il était possible Salomé. A travers le texte de Wilde, il semble avoir porté les yeux jusque sur l'*Herodias* de Flaubert, encore bien durement plastique, et plus loin, jusque sur les textes sacrés. Il n'est pas de

ma compétence d'étudier la mise en œuvre d'un opéra d'une polyphonie aussi touffue. Si l'influence toute formelle de l'enseignement de M. d'Indy s'y montre, c'est pour d'autres raisons que j'ai tenu à en parler ici. La probité n'en est pas la vertu unique, en maints endroits cette œuvre devra toucher profondément tel auditeur un peu sensible, que la *Salomé* allemande n'aura su qu'agacer — ou éblouir. Quand M. Mariotte, lui aussi, s'exaltera sur un sujet qui ne contredira pas sa nature, nous saurons tout ce qu'il vaut. Il nous suffit cette fois que presque désarmé, en face de son illustre confrère allemand, il ait su du moins " se tenir ".

H. G.

***

LE "CARNAVAL" DE SCHUMANN DANSÉ.

La saison russe recommence. Si on n'y doit nous révéler aucun ouvrage nouveau de musique, la danse nous y promet du moins de belles joies. Nos décorateurs, nos metteurs en scène, nos directeurs pourront prendre à nouveau leçon des exemples de leurs confrères slaves. On nous annonce même une exposition de maquettes. Ils seront sans excuses après cela. Mais il sied d'attendre la fin de ces manifestations scéniques pour les étudier dans l'ensemble et en tirer s'il y a lieu quelques conclusions. Et négligeant, bien à regret, aujourd'hui, la prodigieuse *Shéhérazade*, miniature persane animée où l'admirable Ida Rubinstein et le délirant Nijinsky miment toute l'animalité de l'amour, dans un décor d'émeraude et de sombre outremer taché d'or, je ne voudrais pas laisser passer les représentations du "*Carnaval*" qui complétait le premier spectacle sans en discuter la légitimité et répondre à l'indignation de certains bons musiciens.

Toute musique comporte sa danse. Bien avant qu'Isadora Duncan ne nous l'eût prouvé. nous le sentions obscurément. Il n'est pas un être sensible qui à l'audition d'une fugue de Bach, d'une symphonie de Beethoven ou d'un prélude de Chopin, n'ait ébauché en lui-même telles possibilités de mouve-

ment où serait entraîné son corps. Toute musique si intime soit-elle, peut se traduire en mouvements humains, car elle s'exprime dans le temps. Que la traduction qu'on en fait semble parfois fort éloignée de l'émotion initiale du musicien, peu importe. Ainsi qu'une langue étrangère, à la faveur du génie différent de ses mots, elle nous découvrira des beautés que nous ignorions et que pourtant la musique tenait incluses.

Un carnaval ! Je songe au déploiement de figuration, au discors et confus cortège de masques qu'on nous eût infligé à Paris ! MM. Bakst et Fokine ont compris le caractère intime de la suite délicieuse du maître. Trois pans de rideaux vert sombre à longs plis ferment la scène ; deux canapés l'occupent adossés aux rideaux : rien ne détournera notre attention des gestes des personnages. Et puis ceux-ci sont si peu nombreux qu'on les compte. En costumes de l'époque, vastes jupes gonflées, habits à queue, et Pierrot et Arlequin, la jolie comédie d'amour qu'ils vont nous jouer, nous danser ! Que cette évocation à la Beardsley, clair sur sombre, garde toute la grâce sentimentale de la musique, la suive, la souligne, nulle part ne la blesse, que le point d'entrée, le point de sortie, la place des danseurs sur la scène, un a un, deux à deux ou trois à trois, la diversité dans le groupement de si peu d'unités vivantes, semblent toujours d'accord avec le rhythme qui les mène, que les gestes tombent juste sur la note qu'il faut et tels qu'on les souhaitait déjà, c'est là le miracle du maître de ballet qui règne ici. M. Fokine. Il faut se résigner à appeler cela de l'art, en dépit d'une apparence de blasphème... Mais M. Fokine aime trop et comprend trop la musique qu'il transpose pour blasphémer. Et c'est tout ce que je voulais dire.

Je vous assure, musiciens, qu'on fit bien d'orchestrer, de danser le *Carnaval* de Schumann aux spectacles russes, et que s'est ajouté à sa beauté mélancolique quelque chose que nous retrouverons quand nous le jouerons seuls au piano et qui loin de nous le gâter, en prolongera l'écho en nous-mêmes.

H. G.

SOMMAIRE du No 17.

SOMMAIRE du No 18.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
„ 10, Boulevard des Italiens.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60 rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.